

Bulletin



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Eidgenössisches Departement des Innern EDI
Département fédéral de l'intérieur DFI
Dipartimento federale dell'interno DFI
Departament federal da l'intern DFI
Schweizerische Nationalbibliothek NB
Bibliothèque nationale suisse BN
Biblioteca nazionale svizzera BN
Biblioteca naziunala svizra BN

Ce *Bulletin* n° 15 est consacré aux trois années pendant lesquelles Jean Starobinski a séjourné à Baltimore, chaque fois d'octobre à juin, pour la durée des semestres universitaires. C'est une période faste et heureuse pour sa formation intellectuelle et sa vie personnelle; c'est aussi l'occasion d'une moisson de souvenirs qui seront commémorés, de façon récurrente, dans la narration que le critique aimera faire de ses débuts d'écrivain. C'est aussi entre 1953 et 1956 que Jean Starobinski pourra, grâce à Baltimore, sceller son amitié avec Georges Poulet, éprouver puis peu à peu consolider sa décision de tout mettre en œuvre pour ne pas faire uniquement une carrière de médecin; découvrir l'histoire des idées, les particularités de l'université américaine et de ses intellectuels; construire, même en étant aussi peu mondain que possible, une partie du réseau qui lui sera fidèle par la suite et qui participera à sa réputation internationale (G. Boas, A. Hatcher, K. Goldstein, A. O. Lovejoy, M. Shepherd, O. Temkin, notamment); préparer sa première thèse de Lettres; et enfin épouser Jaqueline Sirman.

Jusqu'à ce présent numéro, on connaissait déjà quelques études, qui nous permettaient de saisir l'importance et le déroulement de ces trois années: nommons par exemple l'article fort bien documenté, notamment grâce aux lettres à Marcel Raymond, de Julien Zanetta (reproduit ici), quelques mentions dans des thèses (dont celle d'Aldo Trucchio), des évocations rétrospectives, par Jean Starobinski lui-même, lorsqu'il avait plaisir à se retourner sur ce passé américain, tout cela reconstitué grâce à des entretiens ou par la recherche en archives (par exemple Pierre-Olivier Méthot, dans le *Bulletin* n° 12). Grâce à l'achèvement, en 2021, du classement du fonds bernois, d'autres sources ont permis de documenter plus précisément ce séjour, dont l'une, précieuse entre toutes, qui a pu être classée et inventoriée: la correspondance transatlantique entre Jean Starobinski et sa famille vivant à Genève.

De quoi s'agit-il exactement? En recourant au vocabulaire de la critique génétique, on pourrait qualifier ces lettres de formidable endogenèse, avec une multiplicité de témoignages sur l'œuvre en gestation, et sur les prépublications. En termes archivistiques, il s'agit simplement de près de deux cents lettres autographes sur fin papier à lettre envoyées par avion, – les «aérogrammes» de l'époque. Au cours de la première année de son séjour, Starobinski écrit à ses parents plus de cent lettres, postées assez régulièrement tous les deux jours. À la fin mai 1954, juste avant son retour en Europe pour l'été, et notamment pour épouser Jaqueline, il plaisante: «N'est-ce pas que je mérite une médaille de la régularité dans mes lettres?». De retour à Johns Hopkins dès l'automne 1954, c'est en couple que les Starobinski passent les deux années suivantes. Les envois aux parents conservent une belle régularité, avec quelque deux lettres par semaine: près de quarante lettres la deuxième

année (1954-1955) et près de quarante-cinq lettres durant la troisième (1955-1956), souvent accompagnées de petits mots de Jaqueline à sa belle-famille. Le pendant de la correspondance est moins complet: toutes les lettres des parents n'ont pas été conservées au retour en Europe. Il ne demeure qu'une quarantaine de lettres de la famille envoyées à Baltimore entre 1953 et 1956.

La plupart des lettres sont donc des aérogrammes bleus adressés au Dr Aron Starobinski et à son épouse Szajndla. Le support matériel varie peu mais il souffre quelques exceptions notamment pour la lettre du 15 mars 1953, sur un papier professionnel «Dr Jean Starobinski», au sujet de laquelle Starobinski précise qu'il est «au bout du papier aérien, si bien [qu'il en est] réduit à utiliser ce papier à en-tête, pompeux et décoratif». Les lettres traversent l'Atlantique en trois à quatre jours, mais peuvent parfois mettre plus d'une semaine pour arriver à destination, notamment en cas d'intempéries: «Avec le dégel, vos lettres pleuvent et je reprends contact avec la réalité familiale et genevoise» (16.01.1954).

Simon Willemin, auteur de la présentation de cette correspondance, s'est penché pour ce numéro, et pour des recherches réalisées dans le cadre d'une formation universitaire, sur ce riche ensemble dont il montre le caractère indispensable à la compréhension de la formation intellectuelle de Starobinski et à la genèse des premiers travaux.

Les œuvres du début surgissent de manière erratique (Starobinski a lui-même parlé de progrès en «polyptier»), s'ébauchant d'une part au gré d'un tâtonnement digressif, souple, fécond et réactif (les découvertes réorientent aussitôt les projets), et illustrant d'autre part l'acuité et l'habileté du Genevois de trente-trois ans à saisir les domaines d'étude qui vont intéresser ses pairs. Ainsi a-t-il par exemple l'intuition, au moment de lire tout Rousseau en 1955, qu'il s'agit en réalité «d'un sujet tout neuf» quand bien même il connaît l'immense bibliographie des Rousseauistes. Ce sens intuitif singulier, les ouvertures que les nouveaux contacts et que les lectures de Baltimore apportent au jeune critique, contribueront à vite asseoir sa réputation et à une reconnaissance tout de même assez rapide dans le milieu des Lettres. Jean Starobinski en plaisante certes un peu auprès de ses parents, mais il aime les prix et médailles qui l'honorent; il les conserve en masse, sans vanité, mais avec un plaisir qu'il ne boude pas.

S. Willemin a extrait de ces lettres familiales les éléments formant la chronologie du présent *Bulletin*. Nous lui avons demandé de se concentrer, pour nos lecteurs et dans le cadre de ce sujet sur Baltimore, sur les parties des lettres décrivant les questions intellectuelles, et la progression des œuvres de Starobinski, plutôt que sur les informations contingentes, au demeurant souvent savoureuses, mais relevant du privé (questions domestiques, détails sur la gastronomie américaine et juive, sur les installations dans les différents logements du campus, les plaisanteries familiales, les conseils au petit frère «Jo», les affaires financières, ou les réflexions et considérations sur le judaïsme, etc.).

Éditorial
Stéphanie Cudré-Mauroux 2

Inédits
Jean Starobinski:
Précisions sur mes
«années Johns Hopkins» 3

Nouvelles du Fonds
Simon Willemin:
«Le meilleur des Baltimore
possibles» 5

Chronologie starobinskienne
Simon Willemin:
Lettres de Baltimore
Octobre 1953-juin 1956 7
1953-1954: Première
année à Baltimore 7
1954-1955: Deuxième
année à Baltimore 13
1955-1956: Troisième
année à Baltimore 14

Les entretiens
Julien Zanetta:
Entre Genève et Baltimore:
Jean Starobinski
à Johns Hopkins 19

Nouvelles parutions
Lancelot Stücklin:
Les multiples gestes
de l'école de Genève 23

Bulletin du Cercle d'études
Jean Starobinski
15 | 2022

Édité par les Archives littéraires
suisses

ISSN 1662-7326

Le Bulletin en ligne:
www.nb.admin.ch/starobinski

Rédaction:
Stéphanie Cudré-Mauroux
Lectorat: Denis Bussard,
Edwige Durand, Fabien
Dubosson, Vincent Yersin

ALS
Hallwylstr. 15, CH-3003 Berne
T: +41 (0)31 323 23 55
F: +41 (0)31 322 84 63
Courriel: stephanie.cudre-mauroux@nb.admin.ch

Composition:
Marlyse Baumgartner, Bex
Image de couverture:
Médaille «The Johns Hopkins
Society of Scholars», société
savante fondée par Milton
Eisenhower en 1967. Jean
Starobinski y est intronisé le
24 mai 1993, soit quarante ans
après son arrivée à Baltimore.
«The Society of Scholars hon-
ors former postdoctoral fel-
lows and junior faculty mem-
bers who come to Hopkins ear-
ly in their career and who go on
to attain pre-eminence in their
discipline. [...] With many nomi-
nated, but few elected, the So-
ciety is august company in-
deed», écrivait Stephen G. Ni-
chols après sa *laudatio*. Nichols
rappelle aussi une rencontre
avec Starobinski à Genève qui
lui expliquait combien la

→ suite de la légende de l'image de la couverture:

Bibliothèque Welch de la Faculté de médecine avait compté pour ses études sur la critique psychanalytique. Et Nichols de terminer ainsi: «The applause that greeted [Starobinski] as he returned to his seat was vigorous. And President Richardson's unscripted greeting after the ceremony left no doubt as to his admiration for Starobinski's achievement in bridging medicine and humanities so emphatically. Without missing a beat, Staro replied wryly that he learned it at Hopkins by riding the shuttle regularly between Homewood and East Baltimore in the 1950s.»

Enfin, pour illustrer ce *Bulletin* baltimorien, nous avons procédé à un choix parmi les documents américains se trouvant dans le *Fonds Jean Starobinski*. Conservés de manière aléatoire et dispersée par Starobinski, ils sont les échos et témoignages matériels d'un texte peu connu qu'il avait écrit juste après le passage chez lui, en 2009, de Julien Zanetta, en visite pour l'interroger sur Baltimore. Cet article, «Précisions sur mes <années Johns Hopkins>», apporte un éclairage d'un autre ordre, celui d'un homme de quatre-vingt-dix ans, qui noue la gerbe. Quelques années plus tôt, le 15 septembre 2002, Starobinski avait écrit, sur le même ton de commémoration reconnaissante, le brouillon dactylographié d'une remarquable lettre à Oswei Temkin,

l'historien de la médecine connu et fréquenté à Baltimore¹. Jean Starobinski avait tenu, de manière posthume², à lui «dire sa gratitude». Se souvenant de l'*History of Ideas Club* ou des *Noguchi Lectures*, il y déclarait que c'était grâce à cette époque et à ces maîtres, dont Temkin, qu'il avait appris «qu'était possible et réelle l'une des choses les plus précieuses de l'existence humaine: philosopher en commun, *symphilosophie*³.»

Notes

1 Classée dans le même dossier que les «Précisions» mentionnées ci-dessus.

2 Temkin est mort le 18 juillet 2002.

3 L. dact. signée à Oswei Temkin, Fonds Jean Starobinski.

Inédits

Précisions sur mes «années Johns Hopkins»

Jean Starobinski 2009



Quand j'ai quitté Genève pour Baltimore en août 1953¹, j'étais licencié ès Lettres depuis plus de dix ans (1942); j'avais à mon actif deux années (1946-1948) d'enseignement de la littérature française à l'Université de Genève en qualité d'assistant de littérature française, et un dossier de travaux littéraires sur Jouve, Valéry, Mallarmé, Kafka, Stendhal. Certains de mes textes avaient paru dans les *Temps Modernes* à l'invitation de Maurice Merleau-Ponty et de Francis Jeanson². Le *Montesquieu par lui-même* sortait de presse en 1953. Un projet

de thèse sur les ennemis des masques avait été accepté par Marcel Raymond depuis quelques années.

J'avais achevé (en 1948) mes études médicales, puis exercé des fonctions d'interne à la Clinique Thérapeutique de l'Hôpital Cantonal de Genève pendant cinq ans (de 1948 à 1953). Moyennant une dernière année d'internat dans une spécialité complémentaire, j'aurais pu, à ce moment, opter de m'établir à Genève comme médecin-spécialiste (médecine interne), à l'exemple de mon père.

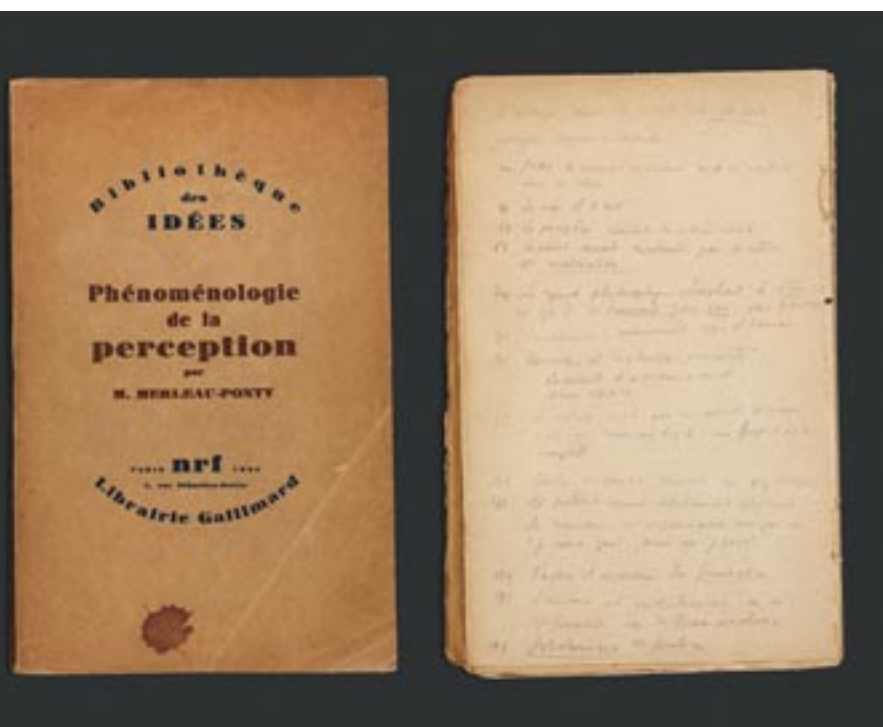
Pour un enseignement universitaire de littérature française, l'ensemble de mes titres et publications à la date de 1953 était encore insuffisant. Manquait la thèse

de doctorat. C'est le travail accompli à Baltimore qui a été décisif. Il m'a permis de constituer un corpus considérable de textes et d'ébauches d'études littéraires. De ce fait, les années 1953-1956 à Baltimore auront joué un rôle capital dans ma vie. J'en suis redevable à Georges Poulet, que j'avais rencontré à Royaumont en 1948, et qui fut appelé à Baltimore au début des années cinquante. (Ma dette est immense à son égard.) J'ai pu parler d'un intermède parce que ce fut une interruption imprévisible de ma résidence en Suisse, où j'étais né, et que je n'avais jamais quittée, sinon pour de très courts voyages en France ou en Italie. Mais le terme est inapproprié, car cet «intermède» ne fut pas un entracte: ce fut le moment d'un travail plus concentré et d'un tournant décisif dans l'acquisition de mes ressources de critique et d'historien de la littérature. Baltimore fut d'abord le lieu de la rédaction de l'essentiel de ma thèse de doctorat sur Rousseau (*La Transparence et l'Obstacle*), de quelques chapitres de *L'Œil vivant*, et de la mise en train du livre sur Montaigne, qui ne s'acheva que beaucoup plus tard. Je me souviendrai toujours du petit appartement que j'ai partagé avec Dick Macksey dans l'hiver de 1953-1954 et de ceux où j'ai logé avec Jaqueline les deux années suivantes, dans des *rowhouses* du voisinage de l'Université. Les volumes de la *Correspondance* de Rousseau (Édition Dufour-Plan) étaient alignés sur une espèce d'établi. Notre chatte s'établissait sur mon épaule, et me léchait les cheveux pendant que je tapais à la machine. J'acquerrais par là les titres qui pouvaient m'assurer un métier plus à mon goût que celui de médecin praticien. Je n'excluais toutefois pas d'exercer la médecine à mon retour, mais je craignais qu'elle n'exigeât toutes mes forces et mon temps. J'ai donc très longtemps joué «sur les deux tableaux». Je dois plutôt recourir à la métaphore de la passerelle ou du pont pour caractériser les années de Baltimore. Je fus d'abord «instructor» et affecté à des lectures de textes simples avec des *undergraduates* très maladroits en français (*Colomba* de Mérimée, la *Folle de Chaillot* de Giraudoux dans des éditions américaines destinées à l'enseignement). Ce n'était pas tout à fait le *job* d'un médecin *full fledge*. Mais ces tâches n'étaient pas les seules: à la suite de la retraite puis du décès de H.C. Lancaster, l'excellent historien du théâtre, on m'avait demandé de reprendre ses enseignements sur les auteurs des seizième et dix-septième siècles. D'*instructor*, je devins *assistant professor*. Si je ne fais erreur, cette promotion

Programme de la cérémonie en hommage à Michael Shepherd, psychiatre et professeur anglais, grand ami de Jean Starobinski rencontré sur le transatlantique *Liberté* les menant à New York en septembre 1955. Placés à la même table, «ce fut le début d'une conversation qui dura jusqu'au 18 août [1995, quelques jours à peine avant le décès de Shepherd]» explique Jean Starobinski à ses auditeurs.

devint effective pour l'année 1954-1955. Dès le début, le bureau partagé avec Georges Poulet et voisin de celui de Leo Spitzer et Anna Hatcher, le libre accès aux stacks de Gilman Hall, les conversations de midi au Faculty Club (côté dames à cause d'Anna Hatcher) ont établi pour moi un inoubliable climat d'amitié et d'échange d'idées. (Peut-être mes notes au crayon existent-elles toujours dans les marges de la *Phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty.)

J'avais passé l'année 1953-1954 à Baltimore en célibataire. J'y retournai la seconde année avec Jaqueline, qui avait passé dans l'intervalle l'examen fédéral final de médecine à Genève. J'avais pris les contacts nécessaires avec le professeur Jonas Friedenwald, l'un des patrons de la Wilmer Clinic (Service d'Ophtalmologie) de Johns Hopkins Hospital, pour obtenir qu'elle soit accueillie en qualité de « Fellow in Residence » de cette illustre maison. Jaqueline y passa deux années qui furent décisives pour sa formation de spécialiste.



«Peut-être mes notes au crayon existent-elles toujours dans les marges de la *Phénoménologie de la perception* de Merleau-Ponty», s'interrogeait Jean Starobinski en 2009. C'est le cas; le livre dont la lecture fut achevée en décembre 1953 à Johns Hopkins porte de nombreuses traces d'usage, dont un index manuel sur les dernières pages.

Dès la première de mes années baltimoriennes, je m'étais souvent rendu à l'Institute of the History of Medicine de Monument Street. J'y écoutais les cours donnés par d'admirables historiens de l'« école allemande », Owsei Temkin et Ludwig Edelstein. J'ai assisté à la mémorable *Noguchi Lecture* d'Alexandre Koyré (*From the closed World to the infinite Universe*). J'allais, bien des années plus tard, donner cette même *Noguchi Lecture*, que j'ai consacrée à l'histoire sémantique de la notion de « réaction », première esquisse du livre *Action et Réaction* qui parut en 1999 aux Éditions du Seuil. Un souvenir personnel s'associe à ces rappels. Celui du psychiatre anglais Michael Shepherd, du Maudsley Hospital de Londres, que son patron Sir Aubrey Lewis avait envoyé passer une année aux USA pour faire rapport sur les tendances de la psychiatrie dans ce pays. Le hasard nous avait placés à la même table sur le bateau où nous faisons la traversée vers New York en septembre 1954. Michael Shepherd devint l'un des grands maîtres de la recherche psychiatrique en Angleterre. Il fut le fondateur du périodique *Psychological Medicine*. Nous

sommes restés ses proches amis jusqu'à sa trop précoce disparition.

Je dois rappeler ma dette à l'égard du « History of Ideas Club » de Homewood. J'y fus assidu durant les trois années de mon séjour à Baltimore. Lors d'un exposé sur La Rochefoucauld à l'une de ses soirées, j'avais eu pour interlocuteur A. O. Lovejoy, le fondateur du Club, qui attribuait une grande importance à la diffusion du thème de l'amour-propre (*self-love*) dans la philosophie, la pensée religieuse et la réflexion politique des XVII^e-XVIII^e siècles. Ce thème tient une grande place dans son dernier ouvrage, qui a pour titre *Reflections on Human Nature*. (En ce qui me concerne, Montaigne, La Rochefoucauld, Stendhal, Valéry faisaient partie du plan initial de l'ouvrage sur les ennemis des masques. Il a fallu les écarter – provisoirement – parce que la part de Rousseau devenait disproportionnée.) George Boas était l'un de ceux qui animaient le Club. Il devint l'un de nos meilleurs amis. Ses travaux continuaient, pour une part, ceux de Lovejoy sur le « primitivisme ».

Diverses raisons nous ont fait quitter l'Amérique en 1956, en dépit des offres qui m'y étaient adressées. D'abord le problème administratif que Jaqueline aurait eu à résoudre pour exercer son métier en Amérique: il lui aurait fallu passer à nouveau l'ensemble des examens de médecine pour l'État du Maryland (*state board*, etc...). De plus, nous étions assurés de retrouver à Genève l'appui de nos familles dans les problèmes de la vie pratique, surtout si des enfants devaient entrer en scène. De fait, aucun poste universitaire ne m'attendait dans ma ville natale, et c'est la raison pour laquelle nous n'avons pas hésité à nous établir à Lausanne, de 1957 à 1960, pour la poursuite de la formation de Jaqueline en ophtalmologie. Nous avons pris résidence dans un petit appartement, avenue de France, qui faisait face à l'Hôpital Ophthalmique. Je n'avais pas encore vu paraître ma thèse de lettres (*Jean-Jacques Rousseau. La Transparence et l'Obstacle*, 1958). Les éditions Plon avaient fait traîner son impression, exigeant *in extremis* des appuis financiers. Il m'a fallu chercher un poste médical rémunéré à Lausanne: j'ai trouvé par chance celui d'interne à l'Hôpital Psychiatrique de Lausanne (Clinique de Cery, professeur Hans Steck, 1957-1958). J'y ai rédigé ma thèse de doctorat en médecine (*Histoire du traitement de la mélancolie*, Acta Psychosomatica Geigy, 1960). À partir de l'automne de 1958, j'ai été chargé, pendant deux ans, de la suppléance dans l'enseignement de la littérature française à l'Université de Bâle (à la suite de Georges Blin), et j'ai obtenu à l'Université de Genève un demi-poste nouvellement créé (à l'instigation de Marcel Raymond) d'Histoire des Idées. Ce poste devint un enseignement d'Histoire de la Médecine quand cette discipline fut introduite dans le *curriculum* obligatoire fédéral de l'enseignement médical. Cet enseignement partiel se compléta en 1965, au départ de Marcel Raymond, par le demi-poste de littérature française, qui avait été celui de Jean Rousset avant qu'il ne succède lui-même à Marcel Raymond. Ce double enseignement d'histoire des idées et de littérature française perdura entre Faculté des Lettres et Faculté de Médecine de Genève jusqu'à ma retraite en 1985.

Notes

- 1 J.S. arrive à New York le 1^{er} octobre 1953. Les notes sont de la rédaction.
- 2 J.S., «Stendhal pseudonyme», *Les Temps modernes*, n° 72 (octobre 1951), pp. 577-617.

«Le meilleur des Baltimore possibles»

Lettres de Jean Starobinski à sa famille
(Baltimore, octobre 1953-juin 1956)

Simon Willemin
Archives littéraires suisses

Le quotidien d'un Genevois à Baltimore

«Tout va bien», «tout va très bien», «tout va pour le mieux dans le meilleur des Baltimore possibles» (15.12.1955): c'est avec ce type de formules que s'ouvrent

beaucoup des lettres de Jean Starobinski à sa famille. Et de fait, le long séjour aux États-Unis ne se signale par aucun incident déplaisant dont il aurait eu à faire part à ses parents. Starobinski choisit de se décrire en travailleur assidu qui sort rarement, sinon pour retrouver des professeurs ou des connaissances genevoises ou pour faire quelques escapades à Washington et à New York (le «côté un peu "provincial" de Baltimore», écrit-il, est «heureusement [...] compensé par la relative proximité de New York – à 3 heures de train», 07.02.1954). Le bilan que l'on peut tirer en considérant uniquement sa première année à Johns Hopkins est positif à bien des égards: une santé solide («Je ne cesse de toucher du bois, car depuis mon arrivée ici, je n'ai pas eu le moindre

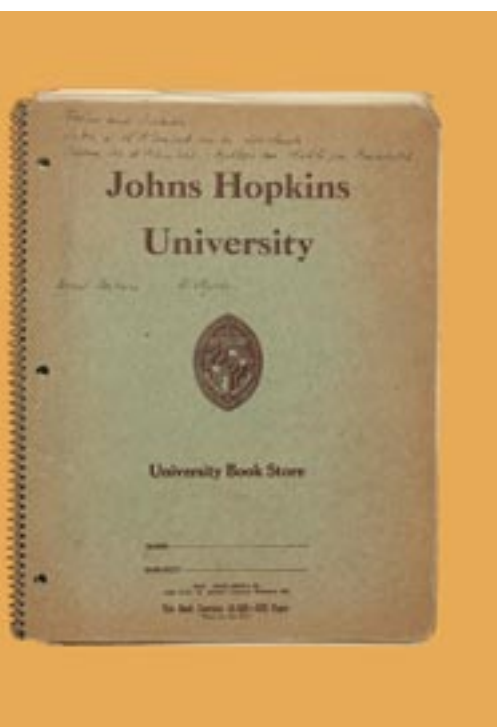
rhume, et j'ai pris un aspect florissant», 03.05.1954); la rédaction d'une centaine de pages sur Montaigne, Corneille et Racine; sa nomination en tant qu'*assistant professor* et l'obtention de deux prix (Prix Montesquieu, Prix de la Tribune de Paris). Durant les deux années suivantes, passées en compagnie de Jaqueline, il accumulera encore de la matière en vue de sa thèse, dans une sérénité toujours aussi féconde («tout continue à aller très bien, à tous les points de vue: l'enseignement, la santé, les "sondages" dans la science médicale, la rédaction avancent comme des chevaux qui obéissent bien au cocher (métaphore homérique). Jaqueline, de son côté, fait et voit chaque jour des choses nouvelles et intéressantes.» 01.12.1954). Il recevra en outre des offres pour des postes en littérature et en médecine, aux États-Unis comme en Suisse. Tout se passe donc effectivement selon «la formule rituelle», «très bien» (01.11.1954).

Dans ses lettres, Starobinski évoque son quotidien et les personnes qui l'entourent. Avec plus de cent occurrences, le nom de Georges Poulet¹ est celui qui apparaît le plus régulièrement. Si l'on excepte la famille

et les auteurs étudiés, les personnes le plus souvent nommées sont ensuite Leo Spitzer et Oswei Temkin, mentionnés chacun une dizaine de fois. L'absence de certains noms, tels que celui de Michael Shepherd (rencontré lors du voyage transatlantique de 1955) ou de Raymond Jean (qui se trouve à l'Université de Pennsylvanie de 1953 à 1955 et dont le nom apparaît dans l'agenda de Starobinski le 2 février 1954) s'explique par le fait que Starobinski évoque de préférence des personnes que ses parents sont susceptibles de situer, à commencer par les Genevois de passage aux États-Unis². Starobinski mentionne également des rencontres avec des personnes dont il souligne l'origine judéo-européenne ou des lectures ayant trait au judaïsme qu'il commente peu, mais qui témoignent de son intérêt pour le sujet³. Il informe aussi ses parents de l'avancée de son travail littéraire et de ses visites à l'hôpital de Johns Hopkins, mais il se contente de donner le nom de l'auteur qu'il étudie ou de reproduire le programme des cas présentés à l'hôpital et de faire part à son père, médecin, des traitements conseillés et des dernières découvertes médicales. Starobinski donne plus volontiers son avis sur des sujets qui ne sont pas liés à ses recherches, tels que l'achat d'une voiture, le choix de nouveaux locataires ou la réponse à donner aux offres de postes qu'il reçoit, c'est-à-dire des décisions qui engagent directement les correspondants et qui affecteront leur quotidien dans un avenir plus ou moins proche. Cette correspondance ne contient donc pas d'ébauches de ce qui sera la matière de ses livres. Les lettres se caractérisent plutôt par la présence systématique d'informations factuelles – Starobinski donne des nouvelles de son séjour à Baltimore et demande des nouvelles de Genève –, généralement commentées de manière succincte, parfois en un développement où il traite des spécificités culturelles du pays qui l'accueille.

Une Amérique tournée vers la productivité

Durant tout son séjour américain, Starobinski donne la priorité à son travail littéraire. Il ne trouve pas toujours le temps d'aller à l'hôpital et ne s'y rend qu'à partir de la deuxième année, généralement en compagnie de Jaqueline, qui a rejoint le service ophtalmologique de Johns Hopkins. Starobinski s'enthousiasme alors pour la quantité et la variété de ce qui est proposé: «Les présentations de cas de samedi ont été très intéressantes: hypertension pulmonaire "essentielle", pseudo-tumeur de l'orbite, anévrysme artério-veineux du cerveau, actinomycose du poumon. En une matinée, je vois bien plus de choses intéressantes qu'en un mois entier à Genève.» (21.11.1954). Il est également admiratif de «l'organisation des médecins américains», qui préfèrent se passer d'une dame de réception et emploient du personnel auquel ils ne font pas faire de «besogne peu "productrice"» (12.05.1955). Cet accent placé sur ce qui contribue à la *production* convient à Starobinski, qui recourt volontiers au verbe *produire* ou à ses dérivés pour désigner son propre travail: il espère que son séjour à Baltimore lui permettra de «produire beaucoup» (21.12.1953) et il évoque «une phase intensément productrice» qui suit l'accumulation de notes (19.02.1954) ou un «rythme de production et d'acquisitions constantes» lié à ses lectures et à la préparation de ses cours (02.11.1955). Il est ainsi favorable aux efforts faits en Amérique en vue de



Grand cahier Johns Hopkins University avec, à l'intérieur, des notes prises à l'occasion de lectures pendant ses années américaines. Jean Starobinski extrait notamment: «Troilus and Cressida. Lettre à d'Alembert sur les spectacles. Réponse de d'Alembert. Apologie du théâtre par Marmontel. Ernst Betram: Nietzsche.» Ce sont les textes qu'il étudie en janvier 1954.

gagner en efficacité. Ce qu'il regrette, c'est que le « travail intellectuel » ne soit pas considéré comme un facteur de productivité, mais soit mis au même rang que d'autres travaux « un peu humiliants » qu'il s'agit d'éviter (12.03.1954), et que les activités de l'esprit soient ainsi délaissées. « Ici, écrit-il, il est inimaginable, monstrueux, digne d'un reportage, qu'un médecin lise autre chose que de la médecine ou des magazines. Le médecin est dans ce pays un technicien fort bien honoré. Qu'a-t-il besoin de Dostoïevski ? » (23.04.1954). Cela ne s'applique pas qu'aux médecins : « Même les hommes d'affaires qui ont la nostalgie de l'art et de la vie intellectuelle [...] sont ici rarissimes, pour ne pas dire introuvables. L'intellectuel est considéré comme un type qui a fait de mauvaises affaires en vendant une marchandise dont la consommation est facultative et restreinte. A leurs yeux, l'intelligence n'est même pas une activité de luxe, mais une activité de misère. Pour se divertir, ils considèrent la télévision, les vacances dans des palaces, un ou deux concerts, comme quelque chose d'amplement suffisant. » (28.12.1953). Starobinski déplore ainsi la fermeture de l'une des rares librairies de Baltimore et le manque d'argent pour faire venir le Metropolitan Opera alors que des mécènes de la région viennent d'acquérir une équipe de base-ball ; il présente ces faits comme des exemples d'« échecs » dans ce qu'il nomme la « bataille de la culture » (13.05.1954). L'Amérique lui paraît donc exemplaire sur le plan technique et scientifique, mais le satisfait peu sur le plan intellectuel et culturel.

La vocation d'un critique-écrivain

Quelques mois avant son départ, ayant appris qu'il allait séjourner à Baltimore, Starobinski exprimait sa gratitude à Poulet dans une lettre où le séjour aux États-Unis se présentait moins comme l'occasion de découvrir un autre pays que comme « le début d'une période de travail littéraire et philosophique » et un moyen « d'échapper à une carrière de "pratique" médicale absolument régulière⁴ ». Pendant ces trois années, Starobinski n'envisage toutefois que rarement un avenir où il renoncerait complètement à la médecine et considère son séjour aux États-Unis comme une étape importante pour l'avancée de sa carrière, sur le plan littéraire aussi bien que médical⁵. Ses espoirs sur ce que peut lui apporter son séjour américain sont satisfaits lorsqu'il reçoit une offre de Georges Bickel qui pourrait aboutir à l'obtention d'un titre de chef de clinique à Genève ; il écrit alors : « Nul n'est prophète dans son pays, et on le devient quand on s'en va en Amérique » (28.01.1955).

Les offres qu'il reçoit en 1955 et en 1956, aussi bien celle, peu connue, de Bickel pour un poste en médecine que celles, mieux connues, de l'Université de Pennsylvanie pour un poste en littérature permettent de constater l'importance accordée par Starobinski à l'écriture. Ses hésitations ne portent pas, au premier plan, sur le choix professionnel, car la pratique de la médecine à Genève comme l'enseignement universitaire à Philadelphie lui assureraient des « bases matérielles » confortables. Son souci principal est celui du temps libre qui lui resterait pour « faire une œuvre » (28.01.1955). Cette liberté, il l'obtiendra trois ans plus tard, au moment où un poste en histoire des idées est créé pour lui à l'Université de Genève. Le 16 mars 1958, il écrit alors à Marcel Raymond : « Me voici enfin, grâce

à vous, sauvé de la pénible nécessité de diviser mon temps et de ruser pour échapper à des obligations moins essentielles. [...] C'est toute ma vie qui va maintenant pouvoir s'orienter vers la création écrite et cette autre création qu'est l'enseignement⁶. » Ce poste est obtenu peu de temps après que Starobinski a soutenu sa thèse en littérature, dont la préparation constitue l'enjeu majeur du séjour à Baltimore.

Dans les lettres de Johns Hopkins, la thèse c'est le « livre », plus rarement l'« œuvre » (01.05.1954), le « Lebenswerk » (15.01.1954, 28.02.1954) ou l'« opus magnum » (06.10.1954). Le projet initial de Starobinski est de rassembler des études particulières et une réflexion générale (09.03.1954) sur le masque (06.10.1953). À la fin de la première année, qu'il consacre principalement au théâtre de Corneille et de Racine, il envisage de faire trois livres plutôt qu'un : une thèse consacrée à Racine, un livre d'études sur des auteurs variés et un essai sur le masque (01.05.1954). L'année suivante, Starobinski se consacre à La Rochefoucauld et à Montaigne et associe moins souvent sa thèse au masque. En fin d'année, deux livres sont envisagés : « l'un sur les "moralistes", l'autre sur les auteurs dramatiques » (16.05.1955). Bien qu'il soit question de Rousseau dès janvier 1954, ce n'est qu'à partir de l'été 1955 que Starobinski s'y consacre pleinement (28.10.1955). La rédaction du chapitre qui devrait lui être consacré commence à Noël (13.01.1956) et se poursuit jusqu'à la fin du séjour : Starobinski possède alors un manuscrit de 300 pages à propos duquel il écrit : « Mon chapitre sur Rousseau pourrait faire un livre » (21.05.1956). De retour à Genève, il lui faut encore plusieurs mois pour achever la rédaction de sa thèse, qui portera exclusivement sur Rousseau et qu'il soutiendra le 8 février 1958⁷. Les autres auteurs étudiés lors de son séjour américain ne seront pas oubliés. Comme il l'a souligné, on les retrouvera dans deux autres livres issus de son projet d'« étude systématique sur le Paraître et sur l'Être⁸ » : *L'Œil vivant* (1961) et *Montaigne en mouvement* (1982).

Notes

1 Cela ne témoigne pas uniquement de leur proximité, mais dépend également du rôle joué par Poulet, qui s'assure que le séjour de Starobinski se passe dans les meilleures conditions. Les Poulet passent par ailleurs quelques jours de vacances dans un logement des parents de Jean durant l'été 1954 et Elsa Poulet se souvient de ce séjour et de l'accueil d'Aron et de Szajndla dans une lettre qu'elle leur adresse le 10 octobre 1954. Les deux familles se sont donc rencontrées.

2 La ville de Genève est également le lieu de référence que Starobinski choisit pour décrire l'Amérique : il compare la cafétéria en self-service à la Migros de la rue de Contamines (08.10.1953), le quartier des ambassades de Washington à Champel (24.04.1956) et l'immense propriété des Blaustein aux parcs de La Grange et des Eaux-Vives (10.10.1954).

3 Starobinski utilise également quelques expressions hébraïques (« Git Yontev », 07.04.1955 ; « Mazel-tow », 12.05.1956) et des caractères hébreux (« Je vous écris en mangeant du Matza "strictly kosher for Passover" [...] ». C'est du bon מצות » (13.03.1955).

4 Lettre de J. S. à Georges Poulet (08.06.1953), citée dans Stéphanie Cudré-Mauroux, « Amitiés épistolaires de Georges Poulet », *Quarto*, n° 15-16, p. 94. En mai 1957, J. S. consacre dans « Mise en place » (*La Parisienne*, 1957, pp. 541-543), un bref texte autobiographique, un paragraphe aux voyages : il n'y parle pas de son séjour à Baltimore, mais du travail médical, selon un réseau métaphorique où médecine et littérature forment deux pays avec des langages qui leur sont propres.

5 Dans ses lettres, J. S. n'utilise pas « la métaphore de la passerelle ou du pont pour caractériser les années de Baltimore » (J. S., cité dans Julien Zanetta, « Entre Genève et Baltimore : Jean Starobinski à Johns Hopkins », reproduit dans ce *Bulletin* aux pages 19 à 22). Il mobilise plutôt celle du « tremplin » (01.05.1954, 24.10.1954, 04.03.1956) ou du « marche-pied » (13.02.1955), qui lui permet de rendre compte de l'utilité d'un titre universitaire.

6 Lettre de J. S. à Marcel Raymond (Lausanne, 16.03.1958), citée dans Martin Rueff, « L'Œuvre d'une vie », dans J. S., *La Beauté du monde : La littérature et les arts*, Martin Rueff (dir.), Paris, Gallimard, 2016, p. 119.

7 W., « M. Jean Starobinski soutient brillamment sa thèse », *Journal de Genève*, 10.02.1958, p. 7.

8 J. S., « Post-scriptum », dans *L'Œil vivant*, Paris, Gallimard, 1999, p. 303. Les trois ouvrages sont également associés dans les « Précisions » adressées à Zanetta et publiées dans ce *Bulletin*.

Lettres de Baltimore

Octobre 1953-juin 1956

Simon Willemin
Archives littéraires suisses

1953-1954: Première année à Baltimore

01.10.1953: Arrivée à New York après un voyage transatlantique à bord du *Constitution*, où J. S. a rencontré Julius Bloch, un professeur de Philadelphie qui s'intéresse à l'art byzantin. À New York, J. S. est attendu par M. Glass, dont le fils, Roy, étudie la médecine à Genève. À son arrivée à Baltimore, une chambre a été retenue pour J. S., qui est rapidement introduit au Club de la Faculté par Leo Spitzer et Georges Poulet.

06.10.1953: Première mention de la thèse sur le masque et d'une éventuelle nomination: Poulet propose à J. S. de «présenter [s]on livre sur le masque pour le titre de Ph.D. (Philos. Doctor). Il y aurait même une possibilité qu'il soit nommé "assistant-professor" ou "associate professor" pour une période supplémentaire.» Le lendemain, J. S. demande à ses parents de lui envoyer deux publications contenant des articles qui seront probablement intégrés à son dossier de candidature¹.

J. S. est invité chez Jesse Trager, dentiste et ancien président d'une loge du B'nai B'rith.

10.10.1953: «Je me remets en ce moment à travailler à mon livre sur le masque et sur son contraire. Je relis Montaigne, sur lequel je ferai probablement un chapitre analogue au Stendhal. Malheureusement je n'ai pas encore pris contact avec l'Hôpital et l'Institut d'Histoire de la médecine (car je ne veux pas trop me disperser)».

21.10.1953: J. S. a relu la moitié des *Essais* de Montaigne et a reçu *Montaigne par lui-même* (Francis Jeanson), qu'il avait demandé à ses parents². Il ne sait pas s'il restera plus de deux ans à Baltimore: «Si je retourne à Baltimore seulement pour une année (c'est-à-dire si je ne suis pas nommé, et si je retourne pour le Ph.D. et pour le livre sur Descartes et l'organisme³) je préfère n'avoir pas de charge d'enseignement du tout, bien que je puisse à nouveau être instructor.» Il se prépare ainsi à faire une demande de bourse au Fonds national suisse de la recherche scientifique.

24.10.1953: Georges Poulet écrit à différents professeurs dont Jean Wahl, Jean Bayet et Henri Gouhier pour leur demander des lettres de recommandation pour le dossier de candidature de J. S. au poste d'*assistant professor*. Dans la lettre du 30 octobre, on apprend que Poulet a reçu des lettres de recommandation d'Albert Béguin et d'Henri Gouhier, dans celle du 8 novembre, de Marcel Raymond et de Gaston Bachelard, dans celle du 10 décembre, de Jean Hytier et d'Henri Peyre. Dans cette dernière lettre, il est également précisé que Poulet envoie

des exemplaires du *Montesquieu*, qui vient alors d'être primé, à trois professeurs d'université.

04.11.1953: J. S. s'est installé dans un appartement partagé avec Richard Macksey, également *instructor* à Johns Hopkins.

04.11.1953: Visites chez les Poulet: «Georges Poulet m'invite très fréquemment à dîner chez lui [...]. Madame Poulet a fait arranger son piano et je joue chez eux. Peut-être même vaut-il mieux que je ne loue pas de piano, et que j'aie joué tous les jours chez les Poulet, à qui cela fait plaisir.» Ces visites continueront: un an plus tard, le 21 novembre 1954, Jaqueline écrit notamment qu'elle revient d'une visite chez les Poulet durant laquelle Jean a joué des variations de Brahms.

08.11.1953: Première mention d'Oswei Temkin (1902-2002) et de l'History of Ideas Club: «Hier soir, j'ai rencontré le professeur Temkin, qui enseigne à l'Institut d'Histoire de la Médecine. J'avais lu quelques jours auparavant une très bonne étude écrite par lui sur l'histoire de l'idée d'infection, publiée parmi d'autres essais, par le Club d'histoire des Idées, de Johns Hopkins⁴. Ce Club a une activité extrêmement intéressante et diverse. Il recommencera bientôt ses réunions et je vais sans doute en faire partie.»

Repas avec Leo Spitzer: «Je déjeune presque tous les jours en compagnie de Spitzer qui passe aussi sa journée à l'Université⁵. Nous nous entretenons de sujets qui nous sont communs et qu'il a rarement l'occasion de débattre avec d'autres: notamment le judaïsme américain, à propos duquel il est assez sévère». Dans une autre lettre probablement écrite la même année, J. S. caractérise Spitzer comme «une sorte de génie, à la fois fougueux et méthodique» (s. d.).

15.11.1953: J. S. passe l'après-midi en compagnie de Fred Bamatter, qui reste à Baltimore jusqu'au lendemain.

17.11.1953: J. S. donne une conférence intitulée «Être et paraître chez Montaigne» pour l'American Association of Teachers of French (Maryland Chapter) à laquelle assistent «passablement de sœurs en corsette». La conférence obtient des retours favorables et J. S. envisage d'en envoyer une version à Jean Wahl pour la *Revue de métaphysique et de morale*⁶. La conférence est suivie d'un repas chez les Poulet pour fêter les trente-trois ans de Jean.

22-24.11.1953: Séjour à New York pendant le *Thanksgiving Break*: «C'est une ville très exaltante. La puissance est partout, et constitue une sorte de beauté qui pour moi est très nouvelle». J. S. loge au Stanhope Hotel, en face du Metropolitan Museum et rencontre

Protocole

Dans cette chronologie, l'accent est mis sur les cours, la recherche, les lectures, les rencontres, les excursions et les projets professionnels de Starobinski. Les éléments qui concernent le quotidien, l'argent, l'administration, le judaïsme ou la vie genevoise, ainsi que les rencontres qui se rapportent à des personnes non identifiées n'ont généralement pas été retenus. La chronologie repose principalement sur la correspondance familiale. Elle a été complétée à l'aide d'informations trouvées ailleurs, notamment afin d'identifier des personnes ou des publications, de dater des événements et de donner des informations sur les étés 1954 et 1955. La date renvoie à la date indiquée par Starobinski, à celle qui figure sur le cachet postal ou, dans certains cas se rapportant à un événement qui a pu être daté, à la date de l'événement en question.

5 East 134 Street
Baltimore 18

May 27, 1953

Cher Jean,

Vous devez sans doute vous étonner et vous inquiéter de mon long silence. La raison en est que c'est seulement aujourd'hui et depuis quelques heures que je me trouve en mesure de vous écrire que vous sachiez définitivement nommé. Figurez-vous que pendant de longues semaines j'ai cru que tout espoir était perdu, et ce n'est qu'au tout dernier moment et de façon presque inattendue que j'ai enfin gagné la partie. Il m'est impossible de vous donner par lettre le détail de ces débats. Ils n'ont rien à voir d'ailleurs avec le débat *en* et *profond* de tout le département (de Romance Language) de vos amis. L'année qui vient, l'opposition vient d'autres sphères, et pour des raisons qui n'ont rien à voir avec vous, personnellement. Il faut savoir qu'une université américaine est comme toute institution publique et privée, ici, un centre de pression croisées et opposées. On est au dessus ou au dessous, par la force et par la ruse, par le sabotage et par le complot. Et cela à propos de n'importe quoi, parce que n'importe quoi est toujours une occasion de mesurer la force.

Il y a donc eu bataille - au point de vue spirituel - et nous avons été peut-être battus avant de gagner la bataille essentielle, je vous dirai la dernière, naturellement.

Tout est donc arrangé, sauf le détail de vos cours, séminaires, et celui de votre traitement. Je saurais cela dans quelques jours, mais je voulais vous écrire tout de suite un mot pour vous rassurer, sachant combien longtemps vous aviez attendu. Le traitement doit être dans les environs de 3500 dollars, ce qui est un peu plus que je n'espérais; par contre, je crains que vous n'ayez à faire un plus grand nombre d'heures de "lecturing" (conversations sans préparation) que je n'aurais désiré. C'est que, pour faire probablenent mon point de vue, j'ai dû promettre que vous rempliriez les fonctions habituelles de l'Instructor. Mais nous prendrons toute disposition pour que ces heures ne coïncident pas avec celles que vous voulez réserver à l'hôpital et à l'école de médecine. On vous réservera aussi à tout le moins un cours (en français) - naturellement offert à nos graduate students qui sont les meilleurs (Sur Montaigne, sur Descartes, ou qui vous préfèrent). Enfin, si vous pouvez réserver une chambre sur la Liberté du 26, on s'installera si possible le 2 octobre est un peu tard, qui vous amènerait à Baltimore le 10, les cours commençant vers le 15 octobre - mais si vous ne pouvez changer, nous mettrons tout simplement en fait. Il y a le cas de force majeure, et si vous êtes en retard la responsabilité en est à d'autres qu'à vous. J'espère, ainsi qu'Elba, tout joyeux de penser que nous allons nous revoir, pour ne pas nous quitter cette fois de si tôt. - Nous nous embarquons le 10 juin. Nous vous écrirons de Bruxelles (adresse chez nous 680018, 222 Avenue Nocturne) dès notre arrivée. Puis viendront les Rencontres - Enfin Baltimore. -
Mes amitiés de tout cœur
Georges

notamment la baronne Bethsabée de Rothschild (1914-1999), le professeur Jean Hytier (1899-1983) et Christophe Eckenstein (1926-1974), qui a étudié le droit à Genève et qui lui montre son cabinet d'avocat. Le soir du dernier jour, de retour à Baltimore, J. S. apprend qu'il a reçu le prix Montesquieu de l'Académie Montesquieu de Bordeaux.

29.11.1953: J. S. se rend chez les Poulet où ils fêtent les cinquante et un ans de Georges et le prix de Jean.

02.12.1953: J. S. tape son article sur la médecine psychosomatique⁷ et précise: «Je ne tape pas encore mon étude sur Montaigne, mais me prépare à écrire quelque chose sur "être et paraître dans le théâtre classique". Ainsi les deux "thèmes" pourront être réunis par des idées directrices au moment de la rédaction finale.»

06.12.1953: Première mention de George Boas (1891-1980), qui possède une résidence à la campagne. J. S. a passé le samedi chez lui et précise qu'il «sera probablement un des futurs conférenciers des Rencontres Internationales de 1954⁸». Il fait d'autres expéditions chez les Boas le 25 avril 1954 et le 30 janvier 1955.

08.12.1953: J. S. terminera bientôt la lecture de *Phénoménologie de la Perception*, qu'il n'avait pas lu jusqu'au bout⁹.

10.12.1953: Si J. S. est nommé *assistant professor*, il pourra devenir, après avoir publié sa thèse, *associate professor*, mais il «garde les yeux ouverts sur les possibilités qui s'offrent en Suisse (Zürich, Berne ou Lausanne) ce qui [lui] permettrait de n'être pas trop loin...»

12.12.1953: J. S. compte terminer son chapitre sur le théâtre puis se consacrer au XVIII^e siècle. Il joint à la lettre à ses parents l'article du *Baltimore Sun* du même jour, où il est annoncé que le Prix Montesquieu lui a été remis.

14.12.1953: J. S. s'est rendu chez Thomas Ira Cook, professeur de sciences politiques, et annonce la visite d'Alexandre Koyré, qui donnera une conférence le 17 décembre à l'occasion d'une Hideyo Noguchi Lecture. Il évoque également le procès Owen Lattimore¹⁰, qui va reprendre. Enfin, après avoir lu un article sur Lévinas et un article sur la psychiatrie parus dans le dernier numéro de *Critique*, il s'apprête à lire une étude sur Kafka¹¹.

21.12.1953: Une assemblée du Département de langues romanes nomme J. S. *assistant professor* par cinq voix contre une, grâce aux efforts de Poulet et de Spitzer. La veille, J. S. écrit: «Poulet fait preuve d'un dévouement et d'une amitié extraordinaires». Il sera nommé pour cinq ans, mais peut renoncer à ses fonctions au bout de «deux ou trois ans, si une occasion d'enseigner

Lettre autographe de Georges Poulet à Jean Starobinski du 28 mai 1953 de Baltimore. Il annonce à son jeune ami que celui-ci est officiellement nommé «Instructor» dès octobre 1953, après de longues batailles et intrigues universitaires. Starobinski y sera astreint à des «tutoring», «conversations sans préparation», mais pourra, comme prévu, suivre ses cours de médecine et aura l'occasion de donner un cours de français à des étudiants avancés.



en Suisse, dans une grande université, se présentait...» La nomination sera confirmée par l'Academic Council en février 1954 et J. S. prendra ses nouvelles fonctions à l'automne 1954.

Il remercie ses parents qui lui ont transmis une lettre de Roger Cailliois et une copie de lettre des *Temps Modernes*¹²: « Ces deux lettres confirment l'intérêt qu'il y a pour moi à développer mon activité littéraire et à philosopher ».

22.12.1953: Visite de musée à Washington avec Georges Auclair, arrivé la veille de Haverford à Baltimore.

25.12.1953: Soirée passée chez les Poulet.

27.12.1953: Soirée passée chez Temkin.

31.12.1953: Réveillon passé chez Schulz dont l'épouse est chimiste à Hopkins Hospital et connaît le physiologiste Oscar Wyss, dont J. S. a été l'élève. J. S. rencontre un dentiste de New York du nom de Lewinsohn

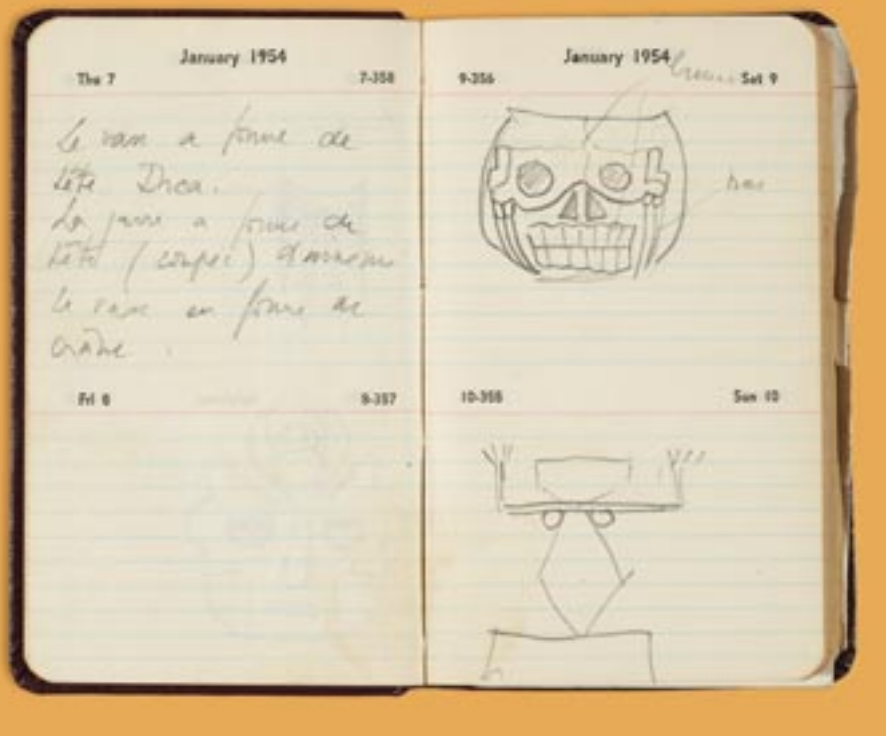
ainsi que Mark B. Hollander, professeur de dermatologie qui « s'intéresse au Thorium X et voudrait chercher expérimentalement si ce sont bien les radiations α qui ont un effet sur la peau, comme on le prétend ».

03.01.1954: J. S. a passé « dix jours très studieux, accumulant des notes pour [s]on chapitre central sur le spectacle: Nietzsche, Rousseau, Corneille etc. ». Deux jours plus tôt, il écrivait également lire Platon, Corneille, Rousseau et Sophocle.

07.01.1954: Boris Mirkine-Guetzévitch a proposé à J. S. de faire une conférence à l'École libre des hautes études de New York.

11.01.1954: Plusieurs professeurs ont conseillé à J. S. de ne pas soutenir sa thèse aux États-Unis. Il envisage donc de la valider à Genève « en modifiant le "Stendhal" déjà publié¹³ » et écrit à Marcel Raymond, qui lui répond favorablement. J. S. écrit: « il est probable que je revienne en juin avec un manuscrit achevé ».

Lot de lettres envoyées par Jean Starobinski à ses parents Aron et Szajndla Starobinski, ainsi qu'à son frère Joseph et à sa famille, à partir desquelles a pu être retracée la chronologie baltimoreenne donnée dans ce Bulletin. Au premier plan, une coupure de presse du *Baltimore Sun* du 12 décembre 1953 annonçant l'attribution du Prix Montesquieu à J. S.



19.01.1954: J. S. est de retour d'une excursion à Haverford et à Philadelphie, où il a notamment vu une exposition sur Van Gogh. Il a également découvert que la bibliothèque de l'Université de Pennsylvanie possède un exemplaire du livre sur Jouve paru à Neuchâtel et contenant l'une de ses études¹⁴: « C'est bien étonnant. Je commence à admirer ce pays. (Voilà à quoi conduit la vanité flattée). » Il regrette néanmoins que Philadelphie, comme d'autres villes des États-Unis, possède des bâtiments dont les colonnades sont de mauvaises copies de celles du Parthénon et que les terrains vagues ne soient pas propres. Il préfère New York, qui a du « style ».

20.01.1954: « Hier soir, repas à la viennoise chez le professeur [Fritz] Machlup (économie politique) Chacun a joué du piano. Le frère de Machlup [Gustave Machlup] – industriel à Boston – fabrique des instruments électroniques, et notamment le transformateur de la Viso-Cardiette Sanborne¹⁵, dont je lui ai fait l'éloge ».

23.01.1954: J. S. va voir *Le Lac des Cygnes* dansé par les Sadler's Wells de Londres: « La musique de Tchaïkovski m'amuse beaucoup par son romantisme de romance russe entremêlée de valse et de polkas. C'était représenté dans un style d'album d'images 1860 qui convenait parfaitement. » Il trouve toutefois la salle sans beauté et le public provincial.

24.01.1954: J. S. trouve intéressante la confrontation de son article sur la médecine psychosomatique avec un livre d'Yvon Belaval¹⁶ qu'il avait demandé à ses parents dans une lettre du 29 décembre 1953 en précisant qu'il « traite exactement du même sujet ».

26.01.1954: Les parents de J. S. ont vu le spectacle de Marcel Marceau: « Ne regrettez pas trop que je ne l'aie pas vu: c'est qu'en effet je l'ai vu à Paris, il y a deux ou trois ans, et je me rappelle encore que c'était en compagnie de Cahen, et que le pianiste Rubinstein était dans la salle... Ce Marceau [...] réalise quelque chose d'intermédiaire entre Chaplin et Jean-Louis Barrault. »

27.01.1954: J. S. assiste à un concerto de Tchaïkovski dirigé par Eugene Ormandy, avec Nathan Milstein au violon.

03.02.1954: Dernier jour d'une excursion à New York commencée en janvier et durant laquelle J. S. visite les nouvelles salles du Metropolitan Museum: « Admirables tableaux, mais j'ai la ferme conviction que le "nettoyage" en a abîmé un bon nombre, parmi lesquels, hélas, des Vermeer ». Le 1^{er} février, il retrouve Bethsabée de Rothschild avec qui il va écouter la cantatrice Maria Stader. Au moment de repartir pour Baltimore, il apprend la mort subite de l'un des professeurs du Département de langues romanes, Henry Carrington Lancaster, alors âgé de septante et un ans. J. S. le remplacera une fois par semaine en donnant un cours sur Montaigne.

05.02.1954: J. S. demande à ses parents de lui envoyer le numéro de *Critique* où se trouve « l'article sur Dionysos¹⁷ ».

07.02.1954: Première mention de Kurt Goldstein: « Wahl m'a indiqué l'adresse de Goldstein, que j'irai voir à la prochaine occasion. » J. S. commence à écrire pour *Diogène* un article sur Corneille et prépare une conférence pour la rencontre de la MLA (Modern Language Association) de décembre.

11.02.1954: J. S. se réjouit de la conférence que donnera ce jour-là Poulet au History of Ideas Club sur « L'Idée du Cercle Infini dans la poésie »: « C'est le résultat d'immenses lectures de poésie, philosophie et théologie ».

15.02.1954: J. S. évoque sa première rencontre avec Kurt Goldstein: « J'ai oublié de vous dire que j'ai rencontré quelqu'un de très bien. Il a septante-cinq ans et en paraît cinquante. Nous nous sommes très bien entendus. Il me recommandera au prof. de psychiatrie, pour l'an prochain ». Deux jours plus tard, J. S. écrit en effet qu'il se mettra en contact avec les secteurs psychiatriques de Hopkins lorsqu'il aura terminé sa première année à Baltimore. Il écrit également qu'il suivra un cours de Temkin sur la médecine médiévale au printemps 1954.

19.02.1954: « Mon horizon est maintenant occupé par Montaigne, Corneille, Racine, ceux qui ont écrit sur ces derniers, et par quelques philosophes. »

20.02.1954: J. S. quitte l'appartement partagé pour la villa du Doyen du Département de Physique, le professeur Richard T. Cox, au 300 Northfield Place, à quinze ou vingt minutes à pied de son bureau. Dans la lettre du 6 mars, on apprend que le piano de la villa a été déplacé dans la chambre de J. S.

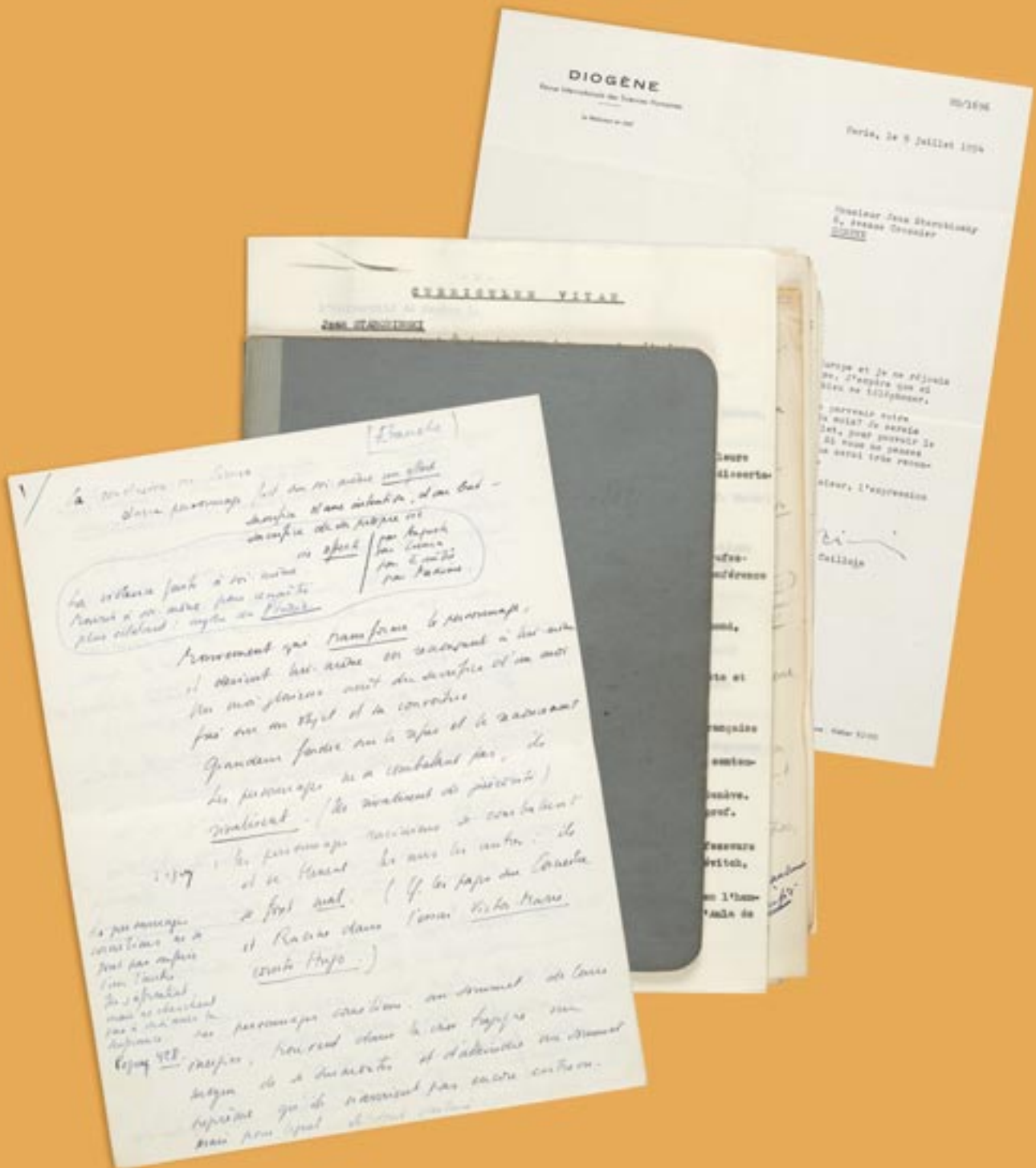
21.02.1954: Déjeuner chez Blaustein, que J. S. voit pour la première fois après des rencontres reportées (27.11.1953, 28.12.1953, 13.01.1954). Un autre déjeuner a lieu dans son immense propriété le 10.10.1954.

Dîner avec Ernest Ansermet (1883-1969) et son épouse, qui arrivent le même jour: « Il est en grande forme, travail, discute, se passionne comme un homme de 33 ans. »

22.02.1954: « Je lis Montaigne comme le prêtre son bréviaire ».

25.02.1954: « Je m'appête à donner mon cours sur Racine. Cela m'a fait redécouvrir ce théâtre qui est vraiment prodigieux. Je parle en ce moment d'Andromaque. » La veille, J. S. a écouté Ansermet diriger *La Mer* de Debussy.

Petit agenda de 1954 de Jean Starobinski dans lequel il note les ouvrages qu'il a lus ou tel « Raid à New York ». Sur cette page, ainsi que les précédentes, on découvre quelques vases-masques rapidement dessinés par Jean Starobinski.



Cahier de Jean Starobinski intitulé «Théâtre du XVII^e», utilisé notamment pour son cours sur Corneille donné à Johns Hopkins en 1954. On y entrevoit une lettre de Roger Caillois qui devait accueillir un article sur Corneille («J'ai des yeux») dans sa revue *Diogène*. Les deux hommes ne se connaissent pas encore; aussi une rencontre est envisagée lors du passage à Paris de Starobinski au retour des États-Unis. Finalement, le Genevois confiera son premier article «Sur Corneille» aux *Temps Modernes*.

[27].02-02.03.1954: Séjour à New York, au Johns Hopkins Faculty Club (106 W 56th Street): «C'est très propre et presque luxueux. Il y a salle à manger, bibliothèque, salons. Sur la table, près du lit, une Bible. Les dames ne sont admises qu'au bar et à la salle à manger...» Sur la ville, il écrit: «La vie d'une capitale fait toujours réfléchir, et montre mille aspects imprévus d'un pays qu'on a tendance à croire simple parce qu'on le regarde de façon simplificatrice».

Il revoit Goldstein à qui il donne son *Montesquieu* et de qui il reçoit *Language and Language Disturbances*¹⁸: «livre important: je crois que je gagne au change». Goldstein participera au Congrès International de Psychothérapie à Zurich (20-24 juillet), et J. S. espère pouvoir le retenir pour les *Rencontres internationales de Genève*¹⁹.

J. S. voit *Julius Caesar* de Mankiewicz: «j'avais aimé la plupart des acteurs, sans aimer énormément la mise en scène.» Sur la recommandation d'Ansermet, il se rend également au Cinerama. Il voit aussi «une troupe japonaise qui exécute des danses masquées et des pièces rituelles²⁰, qui [l']intéressent beaucoup, rapport à [s]on livre» et constate que «l'étalage en vitrine est une belle manifestation du masque. Les magasins de NY rivalisent dans une atmosphère de soldes perpétuels, pour faire croire aux gens qu'ils paient en dessous du prix normal.» Enfin, il apprend de ses parents qu'il est lauréat du prix de la Tribune de Paris, ce qu'il n'attendait pas. Il a un regret: que le prix ne soit pas revenu à son ami Gaëtan Picon.

09.03.1954: «Mon livre va contenir infiniment plus de références philosophiques et littéraires que la

première version, bien qu'il ne devienne pas un livre d'histoire: je cherche le juste équilibre, qui n'est pas facile à trouver. Il s'agit notamment de faire passer les études particulières, sur des auteurs donnés, parmi des chapitres de réflexion générale. Donc, ce ne sera ni un livre de théorie pur, ni une suite d'études littéraires».

26.03.1954: J. S. a, «comme d'habitude, déjeuné au club avec Poulet et Spitzer». Il évoque les insignes «I don't like MacCarthy» portés par de nombreux étudiants: «La lutte politique [...] prend ici des formes inattendues et ressemble à un sport où l'on est autorisé à jouer les plus mauvais tours à l'adversaire. But what about Israël?... Let's wait and see».

31.03.1954: Première allusion à Kingsley Blake Price (1917-2009): «J'ai rencontré quelquefois un (re-

intéressante, car T. est l'un des types les plus remarquables de l'Université.»

23.04.1954: Préparation de la thèse: «Je suis maintenant dans la phase de rédaction, après la phase de lecture et d'accumulation de notes. Mais je serai loin d'avoir un manuscrit complet de mon livre en rentrant. Ce sera le travail de l'été».

01.05.1954: Évocation d'un ouvrage sur Racine: «Je suis en train de me demander si mon "œuvre" n'est pas menacée de se diviser en deux, ou trois. L'étude que je fais sur Racine pourra donner un livre de 180-200 pages, et être une vraie thèse de littérature. L'essai sur le masque, alors, ne sera plus surchargé par des chapitres sur des auteurs variés. Et les études sur Montaigne, Corneille, Montesquieu, Stendhal, Mallarmé seront reprises dans un volume séparé. Total: 3 volumes, dont, je le souhaite, deux au moins seront terminés en septembre...» J. S. envisage également de se remettre à la psychiatrie à l'Hôpital de Johns Hopkins dès l'année suivante. Il pourra ainsi, lorsqu'il rentrera «définitivement à Genève», se consacrer à «l'une des rares branches philosophico-médicales» susceptibles de lui laisser du «temps libre».

07.05.1954: J. S. évoque Jacqueline, pour qui il a trouvé, à Johns Hopkins, un emploi qui sera intéressant.

11.05.1954: J. S. écrit avoir assisté à une «présentation de malades à Hopkins»: «Les cas sont annoncés sur des feuilles dactylographiées que l'on distribue à tout le monde. On reste assis sur un amphithéâtre, au lieu de se ballader. Le "patron" laisse parler l'interne, les "associates", les collègues, et ne garde pas le crachoir comme les grands hommes que nous connaissons. A la fin de la séance, quelqu'un fait un résumé-médico-thérapeutique, très sobre; emploi des gouttes à goutte de non-adréraline pour remonter la tension dans les cas d'infarctus avec shock grave...».

01.06.1954: J. S. a appris que la revue *Syntheses* a publié son article sur Descartes et la médecine²³.

05.06.1954: «Je dicterai ou taperai à Genève mon Corneille, qui a près de 60 pages, et mon Racine, qui en a 25 et qui va s'augmenter encore. Le Montaigne, lui aussi, attend d'être "tapé." (42 pages) Cela fait une belle gerbe...»

09.06.1954: Voyage en train de Baltimore à New York en compagnie des Poulet, qui traversent l'Atlantique avant J. S.

11-18.06.1954: Traversée de l'Atlantique à bord du *Nieuw Amsterdam*. Le 3 juin, J. S. écrit qu'il souhaiterait rencontrer des éditeurs parisiens – notamment Georges Lambrichs et Francis Jeanson – avant son retour à Genève.

15.08.1954: Mariage de Jean Starobinski et Jacqueline Sirman.

23-28.08.1954: Deuxième Congrès international de l'Union internationale de philosophie des sciences à Zurich, auquel Starobinski pense assister (03.05.1954).

07.09.1954: J. S. préside un entretien public des *RIG* auquel participent notamment George Boas, Alexandre Koyré, Georges Poulet et Éric Weil.

17.09.1954²⁴: À Bordeaux, J. S. donne une conférence qui marche parfaitement: «Le vice-président de l'Académie Montesquieu m'a présenté comme "un esprit qui dépasse la vitesse du son de la pensée" (sic)».

lativement) jeune professeur de philosophie, qui est complètement aveugle, et qui sait des tas de choses. Que ne peut l'esprit!» Le 22 octobre 1954, Jacqueline écrit un mot où elle évoque un dîner avec ce même professeur, qu'elle présente comme aveugle depuis l'âge de six ans à la suite d'une scarlatine.

08.04.1954: Lorsque son Racine sera prêt, J. S. aimerait le proposer à la revue *Diogène*, qu'il considère comme sérieuse²¹. Dans une autre lettre de la même période, il écrit avoir «achevé la lecture de tout Racine» et précise: «Mon article sur Être et Paraître, pour Diogène s'intitulera l'ai des yeux. C'est une citation de Corneille et de Racine. J'étudierai l'importance du regard chez ces deux "auteurs".» Le 7 mai, il continue à «"fignoler"» son Racine. Près d'un an plus tard, le 4 mars 1955, J. S. a corrigé les épreuves de son article, qu'on lui a demandé de renvoyer d'urgence et qui, «au lieu de paraître chez Diogène, paraît à la NRF²²».

09-14.04.1954: Séjour de J. S. à New York, au Johns Hopkins Faculty Club. Il écoute l'orchestre symphonique de Boston et voit *Hippolyte et Aricie*, *Didon et Énée* et *Le Barbier de Séville*.

12.04.1954: Le petit frère de Jean, Joseph, ainsi que leur tante Rachel Frydman s'envolent en direction de Jérusalem, où ils sont accueillis par de la famille et séjournent environ un mois. Quelques jours plus tôt, J. S. évoquait les incidents d'Israël en attendant d'abord que la situation se précise (29.03.1954), puis sans trop s'inquiéter de ce voyage, «à la condition qu'ils n'aillent pas se promener dans la vieille ville de Jérusalem» (04.04.1954). Il évoque également l'évolution du Moyen-Orient dans une lettre du 12 mars 1956, où il écrit n'en être pas très satisfait.

17.04.1954: J. S. passe la soirée chez Temkin, où ils se racontent «des histoires de médecine et de médecins». Deux jours plus tard, J. S. écrit: «Discussion



Petite pochette d'allumettes du coiffeur des Starobinski à Baltimore, Carl, 930 N., Charles St. «Entrust your lovely hair to the expert care of a master» dit le slogan. Le coiffeur Carl était un Suisse du nom de Giesser dont le salon, créé à la fin des années 30, fut une institution à Baltimore jusqu'en 2013, à sa fermeture définitive.

1954-1955: Deuxième année à Baltimore

21.09.1954: Les Starobinski embarquent à bord du *Liberté*, sur lequel se trouvent également les Poulet. Arrivés à New York, ils sont accueillis par des parents de Jacqueline. Avant le départ, J. S. s'est rendu à Paris où il a donné ses articles à différentes revues et a fixé une date approximative de publication de son livre. La dernière soirée parisienne est passée chez Jean Amrouche, en compagnie des Poulet.

29.09.1954: Arrivée à Baltimore et repas chez les Poulet. Les Starobinski occupent un appartement au 3024 Guilford Avenue.

06.10.1954: « Je tâche [...] de réserver du temps pour l'opus magnum – c'est-à-dire la Vie Masquée. J'ai aussi à finir un petit papier sur Cingria, pour la NRF²⁵ ». Le 19 octobre, on apprend par J. S. que l'article sur Cingria a été envoyé à Jean Paulhan, et, sept mois plus tard, en mai 1955, que Paulhan l'a apprécié et qu'il souhaite un autre texte d'hommage sur Claudel²⁶. « Je cours le risque de devenir un "hommagiste" », ajoute J. S.

07.10.1954: Pierre Emmanuel est à Baltimore et donne des conférences sur la poésie. J. S. a reçu les épreuves du Corneille²⁷.

11.10.1954: J. S. relit Proust et poursuivra « l'étude de Montaigne (sur l'éducation, et les passages sceptiques de sa pensée, pendant ce semestre) ».

19.10.1954: J. S. donne un « cours sur Montaigne [qui] a du succès, il y vient même des ecclésiastiques » et compte se rendre au moins trois matins par semaine à l'hôpital.

06.11.1954: J. S. lit « Proust, St Augustin, Montaigne, Hegel », Jacqueline lit *La Formation de l'esprit scientifique*²⁸ et s'intéresse à la génétique des virus; elle assiste également au cours de neuro-ophtalmologie de Frank B. Walsh. À son père qui doit prendre du repos, J. S. donne des conseils de lecture: « Je suis content que Shakespeare soit toujours au programme. (Il ne faut pas négliger les pièces historiques. Une chose comme Richard II, par exemple, est un très grand chef d'œuvre. Je suis bien d'accord que Titus Andronicus est du Grand Guignol.) » Il en donne d'autres dans une lettre du 19 novembre: « En effet, mon cher papa, Ronsard exige une connaissance approfondie de l'antiquité gréco-latine. Mais les meilleurs poèmes de Ronsard ne sont pas mythologiques, et sont tout simples. »

21.11.1954: J. S. termine un chapitre sur Montaigne qu'il envisage toujours d'envoyer à Wahl, avant de passer à La Rochefoucauld et à Molière.

11.12.1954: J. S. a reçu une lettre de l'Université de Pennsylvanie pour un poste de professeur²⁹. Il ne pense pas accepter la proposition, mais est content de cette offre qui lui facilitera la recherche d'un poste en Suisse. Le couple mange chez Hans W. Loewald.

26.12.1954-03.01.1955: Séjour d'une semaine à New York. Dans sa lettre du 3 janvier où il est question de ce séjour, J. S. évoque une excursion fructueuse, mais ne dit rien de la conférence « Être et paraître chez Corneille » qu'il donne le 28 décembre à l'occasion des rencontres annuelles de la Modern Language Association.

14.01.1955: J. S. pense passer une dernière année en Amérique avant son retour en Suisse. Il souhaite consacrer le semestre à venir à sa thèse et craint de ne pas

trouver de temps pour s'occuper d'histoire de la médecine. Durant l'été, il aimerait néanmoins faire de la médecine, ce qui lui permettra de « [s]e rendre compte de la possibilité d'une pratique partielle – et de ce qui [lui] reste de temps pour du travail "créateur" ». Il espère qu'il lui sera possible de pratiquer la médecine tout en ayant chaque jour quelques heures « de vraie liberté ».

28.01.1955: J. S. a reçu une offre de Georges Bickel qui pourrait lui permettre de devenir chef de clinique à Genève. Cela remet en question ses projets: « Mes plans étaient de postuler d'ici un an ou deux l'histoire de la méd, d'être ainsi prof. à la Faculté, et de pratiquer selon mon rythme et mes exigences personnelles, restant ainsi mon propre maître. Ce n'est pas tellement à la "littérature" que je tiens qu'à la possibilité de faire une œuvre à moi, tout en assurant solidement les bases matérielles. » L'offre de Bickel l'intéresse, mais elle suppose la renonciation à toute activité secondaire, ce à quoi il n'est prêt que sur un court terme.

31.01.1955: Suite des hésitations quant à l'offre de Bickel. J. S. ne pense pas qu'il consacrerait son avenir à la recherche médicale, d'autant qu'il n'a rien publié sur le sujet. Il renonce donc à un professorat en médecine et se demande ce que lui apporterait le fait d'être, pendant deux ans, responsable du service de Bickel.

04.02.1955: La décision n'est pas facile à prendre: « L'idéal reste pour moi d'avoir une activité littéraire libre (sans être prof., sans liens avec l'état, etc...) soutenue par une pratique médicale partielle. La question est de savoir si une période chez B. m'y aidera, ou au contraire compromettra l'équilibre que je m'efforce d'atteindre. A vrai dire je me croyais déjà capable de commencer une activité tout à fait autonome dès l'an prochain, sitôt achevées mes deux thèses. Et cependant je suis prêt à dire oui à B. si ce n'est que pour deux ans. Mais si je dois prendre un engagement pour quatre ans [...], je dis non ». Le 4 mars, il prépare une réponse vague, préférant attendre le mois de juin afin d'en savoir plus sur les conditions de l'engagement.

23.02.1955: J. S. écrit un La Rochefoucauld, « qui sera l'un des bons chapitres du livre. Cela augmente de volume chaque jour. La fin de l'œuvre commence vraiment à être en vue ». Le 4 mars, il a terminé ce chapitre³⁰.

04.03.1955: Poulet cherche à faire venir Éric Weil (1904-1977) en remplacement de George Boas, qui sera bientôt professeur émérite. J. S. espère que ça marchera, mais craint des objections en raison de la présence de Ludwig Edelstein (1902-1965), qui est d'origine européenne et de même formation que Weil. La première mention d'Edelstein apparaît dans un mot de Jacqueline du 11 décembre 1954, où elle écrit qu'ils sont allés écouter son cours sur la médecine hippocratique. Jacqueline remarquait qu'il a « la même élocution qu'Eric Weil, cette même façon d'appuyer sur certaines syllabes et de peser sur chaque phrase comme si on modelait sa pensée sous forme d'un bas-relief. » Le couple passe également la soirée du 27 mars 1955 chez Edelstein, qui est présenté comme un spécialiste d'Hippocrate et de la philosophie stoïcienne.

10.03.1955: J. S. fait une conférence en anglais sur La Rochefoucauld au History of Ideas Club. Il a été aidé à la traduction par Jacqueline, Georges Poulet et un autre collègue.



faire un Proust. Il garde les études sur le théâtre pour un volume séparé, publié peu de temps après le premier: « Cela fera donc deux livres. L'un sur les "moralistes", l'autre sur les auteurs dramatiques ».

Le gouvernement italien décernera le Prix Antonio-Feltrinelli à Leo Spitzer, qui se rendra en Italie. J. S. essaie de le convaincre de faire un crochet par Genève.

29.05.1955-04.06.1955: Séjour à New York avant d'embarquer, le 4 juin, à bord de l'*Île de France*.

30.06.1955: Dans une lettre à J. S., Lucien Mazenod le remercie d'avoir accepté de collaborer à l'ouvrage *Les Philosophes célèbres*.

27.08-04.09.1955: Décade de Cerisy-la-Salle intitulée « Qu'est-ce que la philosophie? Autour de Martin Heidegger ». Un cahier de notes prises le 2 septembre témoigne de la présence de Jean et Jaqueline à cette manifestation.

1955-1956: Troisième année à Baltimore

30.09.1955: Embarquement des Starobinski au Havre, à bord du *Liberté*. Lors de cette traversée, J. S. rencontre Michael Shepherd³¹, qui n'est pas nommé mais qui est décrit comme « un psychiatre anglais (qui est maintenant à Baltimore) dont la spécialité est l'organisation sociale de la médecine ».

28.10.1955: J. S. donne un cours sur Rabelais et en est « toujours à lire Rousseau, et sur Rousseau »: « Il faut que je m'en assure une connaissance parfaite, car Raymond connaît le sujet sur le bout des doigts ».

02.11.1955: J. S. se propose d'aider son père: « Ne te fatigue pas trop à faire le compte-rendu sur les livres de philosophie russe. Si ça ne marche pas, renvoie les livres à Wahl. Les choses de ce genre peuvent toujours attendre indéfiniment. Tu peux m'envoyer le brouillon de ton article, je rectifierai le style si nécessaire » (02.11.1955). Quelques mois plus tard, il conseillera également ses parents pour l'achat d'une voiture (26.03, 08.04, 12.05.1956).

05.11.1955: Mort de Jonas Stein Friedenwald, ophtalmologue au service duquel Jaqueline travaille. Jean Starobinski déplore vivement cette perte. « Il n'y a absolument personne qui ait sa valeur qui puisse le remplacer dans ce qu'il faisait. Il n'avait que 58 ans ».

09.11.1955: J. S. prépare un cours de conversation où les participants lisent *La Folle de Chaillot* de Giraudoux et auxquels il envisage de faire entendre des disques des Frères Jacques. Il a également eu la visite d'Albert Béguin, « devenu un peu grassouillet, et [qui] a pris l'aspect clérical ».

17.11.1955: J. S. remercie des vœux qu'on lui a adressés pour son anniversaire. Il évoque également le 93^e numéro de *Monde Nouveau*, dans lequel paraît son article sur Corneille³²: « Je n'aime pas beaucoup le voisinage avec Michel Mourre dans Monde Nouveau³³. Ce sont les vieux slogans de l'Action Française, revus et un peu corrigés ». Il s'apprête également à s'indigner contre Jean Paulhan qui a fait paraître un article provocateur de Moïse Bismuth³⁴. J. S. ne l'a pas encore lu, mais il soupçonne, non sans quelques doutes, Paulhan d'en être l'auteur. Enfin il « avance dans [s]es lectures de Rousseau »: « Si seulement il avait écrit un peu moins! Et dire qu'il n'a commencé qu'à 38 ans! »

11.03.1955: J. S. annonce que leur chatte a eu six chatons. Le couple en garde trois.

25.03.1955: J. S. a repris son Montaigne et en fait la mise au point définitive. Le 13 avril, il écrit que son « Montaigne est devenu énorme: 100 pages de manuscrit, et probablement 50 à 60 dactylographiées. » Il pense bientôt passer au Molière. De retour à Genève, il ne lui restera plus qu'à écrire le Rousseau et une introduction: « Cela prendra trois bons mois au moins... Mais on en voit la fin... ». Il évoque également une excellente conférence de Poulet sur Poe.

13.04.1955: « Aux dernières nouvelles, le vaccin contre la polio qu'on a essayé l'an dernier serait efficace à 85 %, et il aurait à 100 % évité les complications bulbiaires. Ça a l'air d'un bon résultat. »

17.04.1955: Jaqueline assiste aux Wilmer Meetings (14th Clinical Meeting of the Wilmer Residents Association, Wilmer Ophthalmological Institute), une série de conférences médicales de trois jours.

24.04.1955: J. S. fait une conférence à Gettysburg avant de se rendre, avec Jaqueline, sur le champ de bataille où s'est déroulé l'un des combats décisifs de la guerre de Sécession.

01.05.1955: Après une première escapade datant possiblement du 18 avril et à l'occasion de laquelle le couple voit une exposition sur Goya, nouvelle expédition à Washington: « Il faut plusieurs jours pour tout voir. [...] Il y a toute une série de salles de primitifs italiens, qui sont de tout premier ordre. »

16.05.1955: Le Montaigne est terminé et fait 160 pages. J. S. pense consacrer les dernières semaines à la préparation des quelques pages sur Claudel demandées par Paulhan. Il ne se met pas au Molière, s'occupera du Rousseau et de l'introduction durant l'été et songe à

Factures, autocollant et étiquette à bagage à l'enseigne du *Liberté* (anciennement l'*Europa*, entièrement rénové), l'un des trois bateaux de la Compagnie générale transatlantique. Le *Liberté* emmène Jaqueline et Jean Starobinski du Havre à New York en septembre 1954 et en septembre 1955. Le voyage se fait en 1954 avec les Poulet, et c'est « un perpétuel amusement ».



23.11.1955: J. S. vient de lire un texte intéressant de Merleau-Ponty: *Les Aventures de la dialectique*³⁵.

28.11.1955: Visite de Pierre Descœudres, qui a été «assistant et médecin adjoint à la Polyclinique de Bickel» et qui est en train d'effectuer un Master of Public Health à Johns Hopkins.

Le couple attend que le Rousseau soit terminé avant de faire une excursion à New York: «Il me reste à lire l'Emile, qui est long, et qui me prendra une dizaine de jours. Je prends des quantités de notes en lisant, qui préparent ma rédaction finale.»

07.12.1955: La rédaction du chapitre sur Rousseau est imminente: «Mes notes sur Rousseau sont en pleine ébullition, et la rédaction va pouvoir se mettre en marche. J'ai à peu près tout lu, et je compléterai mes lectures tout en rédigeant. Pendant quelque temps je restreindrai mon travail d'information et de mise à jour médicale, pour me consacrer entièrement à l'achèvement de mon bouquin.»

15.12.1955: J. S. a lu l'article signé du nom de Bismuth et conclut que Paulhan ne peut pas en être l'auteur. Il considère également qu'il n'est pas nécessaire de réagir: «C'est un texte d'humeur bien davantage que d'idées. Il n'y aurait que l'humeur qui puisse répondre à l'humeur, et encore ne serait-ce qu'une réplique et non pas une réponse». Quelques jours plus tard, J. S. envoie un mot à Paulhan dans lequel il fait une allusion moqueuse aux pages de Bismuth.

22.12.1955: J. S. ne souhaite pas revenir l'automne suivant à Baltimore, mais Poulet lui explique qu'il n'est pas nécessaire de donner sa démission immédiatement, car le Département vient de nommer Nathan Edelman, qui pourra s'occuper des cours prévus pour J. S. (il annoncera officiellement son départ environ un

mois plus tard). J. S. évoque aussi un poste, également mentionné dans la lettre du 25 janvier 1956, que Raymond pourrait peut-être créer pour lui.

[12].1955: «Le chapitre Rousseau a déjà plus de 30 pages, mais il devrait en avoir au moins 150! Au rythme où cela va, j'espère en avoir fini vers le début de février.»

07.01.1956: «Le Rousseau continue à grandir – il en est actuellement à la page 65, et il me reste encore bien des choses à dire. J'ai lu les commentaires très intéressants de Hegel, Kant et de Friedrich Engels sur Rousseau. Il me semble que Kant a déjà dit certaines des choses essentielles, qui ont été reprises récemment par Cassirer.»

13.01.1956: «Mon Rousseau est à peu près à mi-chemin, mais ce n'est pas trop mal, puisque le travail a commencé à Noël.»

Première mention de Paul Ricœur, qui avait participé aux *Rencontres internationales* de 1953, et d'André Néher: «Je viens de lire dans *Esprit* un intéressant article de Ricœur sur le livre de Néher³⁶. Cela paraît être un type à inviter, assurément.»

18.01.1956: Soirée passée chez Robert Betchov (1919-1996), fils de Nicolas Betchov, chez qui il mange une fondue et lit le *Journal de Genève*: «Nous avons passé une excellente soirée chez le fils du Dr Betchov; nous avons été ensemble à Belles-Lettres³⁷. Il fait ici une très intéressante carrière dans l'aéronautique (mécanique des fluides, etc.)».

25.01.1956: J. S. a reçu une offre de l'Université de Pennsylvanie qui lui permettrait d'être *associate professor* pendant trois ans, puis de devenir *full professor*. Il attendait cette proposition officielle qui lui facilitera l'obtention d'un poste à Genève ou ailleurs (18.01.1956). J. S. compte en effet passer l'année suivante en Suisse et se considère à même de demander à Bickel, pour la rentrée d'octobre, un «poste de chef de clinique – adjoint à tout le moins» (07.01.1956). Il a déjà averti l'Université de Pennsylvanie qu'il ne commencerait pas avant l'automne 1957, ce qui a été accepté. Passer plusieurs années au service de Bickel ne semble pas exclu, mais, à choisir, il serait préférable d'«enseigner dans l'Université fondée par Franklin».

30.01.1956: Avec Jaqueline, J. S. pèse le pour et le contre concernant Philadelphie. Le titre et l'accroissement de salaire seraient obtenu au prix d'une lourde charge d'enseignement – J. S. précise que l'Université l'intéresse surtout «pour le temps libre qu'elle offre pour produire» –, de frais liés à la nécessité de vivre hors du campus et de l'impossibilité, pour Jaqueline, de travailler de façon continue, sauf à renoncer à passer les étés en Europe. Dans une lettre du 6 février, il revient au premier argument et à l'équilibre qu'il cherche à atteindre: «J'ai peur que Philadelphie ne me prenne trop de temps pour "l'éducation" – Je voudrais pouvoir aménager une vie productive à Genève, sans me soumettre aux servitudes de la "boutique" médicale.»

02.02.1956: «Mon Rousseau a une centaine de pages et n'a pas fini de grandir.»

05.02.1956: «Nous avons invité à déjeuner le fils d'Anthony Babel: il est médecin, phthisiologue, et vient de passer plus d'une année à travailler dans un sana en Pennsylvanie.»

06.02.1956: À Genève, J. S. a reçu un exemplaire de *Bal chez Alféoni* de Noël Devaulx. Il attendra son retour en Europe pour le lire.

Photographies (probablement prises à l'automne 1955) de Jaqueline Starobinski sur le transatlantique *Liberté*; de Jean et Jaqueline Starobinski à Baltimore. La dame qui les accompagne sur la photographie de droite n'est pas identifiée.

10.02.1956: Les cours ont recommencé. J. S. assistera notamment à un cours de Temkin sur l'histoire de la pathologie au XIX^e siècle.

13.02.1956: Les Poulet déménagent une semaine plus tard, dans une nouvelle maison que les Starobinski visiteront le 4 mars.

16.02.1956: J. S. donne une conférence en anglais sur Rousseau. Le lundi 13 février, il écrivait: «J'ai terminé la version au clair de mon Rousseau, version très abrégée et presque pour enfants. Je vais m'entraîner à la lire d'ici à jeudi. Ce Rousseau sur lequel on a tout écrit me paraît un sujet tout neuf. Clinique et philosophie me servent également pour cela». La conférence se



passer bien: «Cela s'est fait sans aucune bousculade [...] Mais il me reste à terminer la version française du Rousseau, qui a déjà 100 pages et qui doit encore grandir. Il me reste à le taper, etc. De quoi s'occuper. Je viens de recevoir les épreuves de Mazenod (le Montaigne, etc.) que vous m'avez transmis³⁸. Je les corrigerai incessamment.» Dans sa lettre du 20 février, il écrit avoir renvoyé les épreuves et prie ses parents d'opérer avec la même rapidité si d'autres jeux arrivent.

20.02.1956: L'après-midi, J. S. assiste «à une séance clinico-pathologique d'un grand intérêt» et se rend ensuite à une intervention de Poulet sur «la discontinuité du temps.» La thèse avance: «Le problème de l'ipséité se pose constamment chez Rousseau, et je m'efforce de l'analyser en détail. – A propos, j'ai reçu un mot très gentil de Raymond, qui me parle d'une soutenance de thèse en novembre – et puis nous aurons l'hiver pour faire des projets».

29.02.1956: J. S. fait une causerie sur «littérature et médecine» devant des enseignants du secondaire.

04.03.1956: «Mes cours me donnent fort à faire (sur Descartes et sur la philosophie de la nature au XVI^e siècle). [...] Je lirai sans doute l'article de Jeanne Hersch sur le temps et la morale³⁹. Je ne crois pas qu'on puisse établir une valeur éternelle dans l'action; on peut tout au plus la revendiquer. Je viens de lire les intéressantes remarques de Ricœur sur son voyage en Chine, qu'il a publiées en janvier dans *Esprit*⁴⁰.»

Évocation des projets: «Notre idée est la suivante: rentrer à Genève, publier les deux bouquins. Voir comment la situation se développe avec B. et Raymond. Au cas où dans quelques années la seule solution satisfaisante me paraît d'enseigner, je pourrai envisager un poste en Amérique, mais seulement en qualité de full professor. Dans l'intervalle, je crois pouvoir obtenir au moins un titre de privat docent à Genève, qui maintiendra la continuité de ma carrière et de mon travail universitaire, et me servira de "tremplin". Condition nécessaire: ne pas devenir l'esclave de B. en matière de publications etc...» Le 24 avril, J. S. revient aux propositions de Bickel et fait part de ses craintes quant à la nécessité de faire des publications inessentiels, qui dépendraient principalement d'expériences réalisées par d'autres.

07.03.1956: J. S. répond à une demande de sa famille: «La seule traduction française de Nicolas de Cuse est, je crois, celle de Gandillac⁴¹. Ce sont des extraits. Sinon, il faut le lire en latin. Il y a un bon livre de Cassirer: "Individuum und Cosmos in der Philosophie der Renaissance" qui parle très bien de Nicolas de Cuse⁴².» J. S. semble être intéressé par une chaire de littérature à repourvoir à Zürich, «où était [Theophil] Spoerri».

12.03.1956: «Le Rousseau a déjà autant de pages que le Montaigne, mais il me reste encore un certain nombre de choses à ajouter. Je suis très désireux d'avoir fini avant Pâques.»

J. S. a pris la décision de refuser la Pennsylvanie. Ses projets se confirment: «Revenir à Genève, publier la thèse, puis l'autre volume, obtenir un titre de privat-docent me mettra en posture de revenir en Amérique à mes conditions, qui seront tout de même différentes. Dans l'intervalle, si rien ne s'arrange à Genève, il y a peut-être une possibilité à Zürich, et si rien ne s'arrange en Suisse, il sera toujours possible de songer à l'Amérique, où le besoin de professeurs se fera sentir dans quelques années (d'après les prévisions autorisées).» Il met ses parents en garde contre «une image trop idyllique du monde universitaire U. S.», où «l'esprit n'est pas toujours à la place d'honneur» et précise que «le climat intellectuel est exceptionnel à Hopkins grâce à Poulet, à Spitzer, à Temkin (qui sont d'origine européenne)».

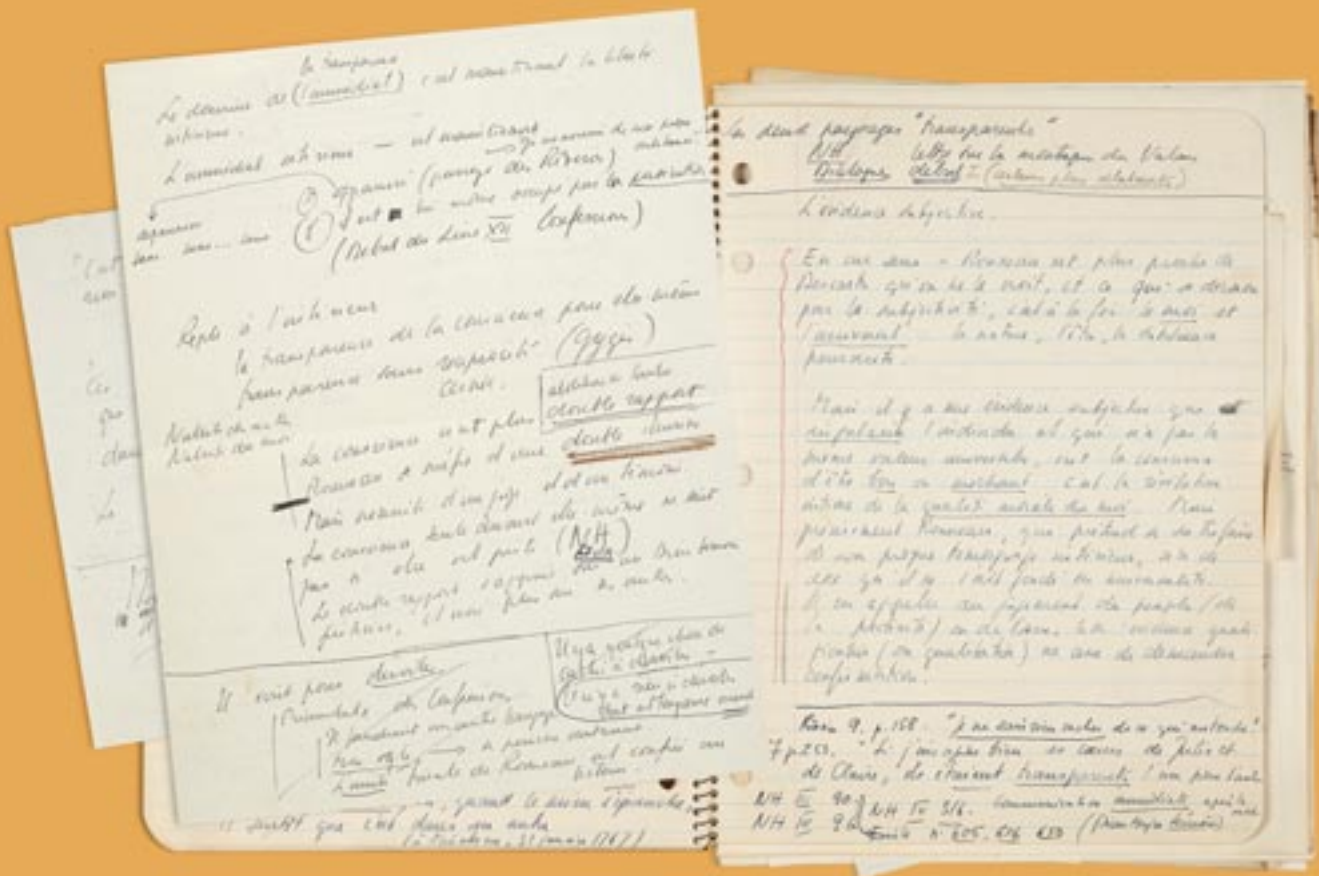
22.03.1956: Spitzer approuve le retour en Suisse envisagé par J. S.: «L'an dernier, avant de revoir l'Europe, il était plutôt contre l'Europe. Maintenant, il est pour».

04.04.1956: Dernier jour d'une excursion à New York, au Latham Hotel. Le 31 mars, le couple voit le *Rosenkavalier*. J. S. encourage ses parents à aller voir le «très beau» film *Richard III*. Le 3 avril, J. S. se rend vraisemblablement à Vassar College afin de donner une conférence sur Racine (06.02, 04.03.1956).

08.04.1956: «Avant de me remettre à la conclusion, c'est-à-dire aux 40 dernières pages du Rousseau, j'ai passé un dimanche à liquider les impôts.»

J. S. écrit avoir vu Pierre Rentchnick (1923-2016), à qui Bickel a également proposé un poste.

Cartes perforées attestant la participation des étudiants aux cours de Starobinski, ici à celui intitulé «CONCEPT NATURE IN REN», probablement celui sur «Descartes et sur la philosophie de la nature au XVI^e siècle», donné au printemps 1956.



Les lettres de Jean Starobinski à ses parents témoignent de l'endogénèse singulière de la thèse sur Rousseau. En 1955, alors que Rousseau ne devait pas occuper plus qu'un chapitre du grand livre sur les masques consacré à plusieurs écrivains, Jean Starobinski écrit à ses parents avec enthousiasme qu'il a l'impression d'être en face d'«un sujet tout neuf», malgré tout ce qui a déjà été écrit sur Rousseau. Les notes semblent prises d'une sorte de gestation spontanée dont les proportions étonnent Starobinski lui-même et qui finiront par contrarier le projet initial et s'imposer comme la thèse en Lettres chez Marcel Raymond. On découvre ici des notes sur la transparence.

14.04.1956: Le couple «travail[le] des poèmes printaniers de Ronsard» pour le cours donné par J. S., a entendu, la veille, une conférence sur Lamarck et mangera, le lendemain, chez Temkin.

J. S. considère que le seul poste acceptable pour octobre 1956 est celui de chef de clinique adjoint et «refuse absolument d'être simple interne en 1956-57». Il «appréhende le monde mesquin de la Clinique Médicale, les subordinations un peu humiliantes, et le temps perdu»: «Est-ce que le FMH⁴³ et le titre d'ancien Ch. de Cl. valent deux ans de fatigues et de ralentissement de mon travail personnel?»

Côté littérature, J. S. voit l'avenir favorablement: «Dans les douze mois qui viennent, mon livre sortira⁴⁴, je paraîtra à la NRF et chez Mazenod. Mon Rousseau pourra donner, avant la publication, une série de conférences au Collège Philosophique ou ailleurs⁴⁵. Si la Suisse est décidément trop étouffoir, je pourrai revenir aux U.S.A. et même obtenir plus vite un titre de full professor.» Dans la même lettre, Jacqueline oppose l'intolérance de l'Europe à l'anti-intellectualisme des États-Unis et précise que ce qui leur importe est que J. S. puisse produire librement.

17.04.1956: «Je ne sais pas si j'aurai le temps de faire beaucoup pour ma thèse médicale. Je tâcherai de prendre des notes.» Un mot de Jacqueline informe qu'ils iront voir le film *The Rose Tattoo*. Elle se réjouit également des Wilmer Meetings qui auront lieu à la fin de la semaine.

20.04.1956: Soirée passée en compagnie de Théodore Mottu, un Genevois qui «suit les présentations de Taussig, la grande spécialité des malformations congénitales du cœur.»

Mention de J. Robert Oppenheimer, qui a donné une conférence: «La physique s'est encore compliquée

depuis que je l'ai apprise. Il y a maintenant une vingtaine de particules différentes dans un noyau.»

23.04.1956: Excursion à Washington, à l'invitation de Henry de Torrenté, ambassadeur de Suisse, pour une réception en l'honneur d'Alexander von Muralt, physiologiste de l'Université de Berne.

04.05.1956: «Nous allons voir cet après-midi une conférence sur Cervantes par le professeur [Julian] Marias, un espagnol de l'École de Ortega y Gasset, qui était l'été dernier avec nous à Cerisy.» J. S. prépare ses cours sur Rousseau et Montesquieu: «Je nage dans cet univers du XVIII^e s. comme un poisson dans l'eau». Il pense que sa thèse sera prête durant l'été et va envoyer «le premier chapitre (Montaigne)» à Raymond. Celui-ci lui a également demandé de participer à la préparation de l'édition critique du *Discours sur l'origine de l'inégalité*, prévue pour 1961⁴⁶.

12.05.1956: Pendant la semaine, J. S. a suivi à l'hôpital un cours de perfectionnement auquel des médecins de tout le pays participent: «Je fais de la sorte une grande révision médicale et je sais ce qu'il y a de plus nouveau dans certaines thérapeutiques (drogues antithyroïdiennes; emplois des stéroïdes, etc...) Mais il faut évidemment continuer à lire et à s'informer. Je vais prendre un abonnement à l'American Journal of Medicine, qui est de premier ordre (mais ce n'est pas une revue de praticien – il s'agit de recherche dans le domaine exclusif de la médecine).»

21.05.1956: Première évocation d'un livre sur Rousseau: «Le Rousseau va être fini pour tout de bon dans un jour ou deux. Je n'aurai pas le temps de dactylographier ni la possibilité de faire copier. Conclusion: j'expédierai le mscrip par avion après en avoir fait prendre un microfilm. Mon chapitre sur Rousseau pourrait

faire un livre; il a plus de 300 pages. Je crois avoir raconté des choses originales et valables».

02.06.1956: Visite des National Institutes of Health (NIH) à Bethesda.

05.06.1956: Nomination de Georges Poulet à Zurich: «réjouissez-vous. Les Poulet viennent de se décider d'accepter la chaire de Zürich. [...] Nous allons célébrer ça ensemble ce soir, et dès aujourd'hui nous leur apprendrons à dire Grüetsi. Les Poulet sont enchantés de nous suivre. La Suisse est une puissante nation puisqu'elle peut chiper un si grand bonhomme à l'Amérique.»

12.06.1956: Une lettre de l'Hôpital Cantonal de Genève à J. S. confirme que son inscription au poste d'assistant à la Clinique médicale a été enregistrée.

13.06.1956: J. S. demande à ses parents de conserver les numéros de *Critique*, qui contiennent des articles de Belaval sur Diderot⁴⁷.

14.06.1956: Départ pour New York. L'embarquement a lieu le 16 juin, à bord du *Liberté*. Arrivée prévue à Londres le vendredi 22 juin, pour un séjour d'environ dix jours chez Joël et Anka Cang⁴⁸, qui vivent à Plymouth. Les Starobinski passent une journée au festival de Glyndebourne et envisagent des excursions à Oxford et à Cambridge.

02.07.1956: Départ prévu de Londres dans la soirée pour arriver à Paris le lendemain matin, avant un retour à Genève prévu le 5 juillet.

Notes

- 1 J. S., «Mallarmé et la tradition poétique française», *Les Lettres*, Paris, n° 9-11, 1948, pp. 35-45; J. S., «Je suis rapide ou rien», dans *Paul Valéry: essais et témoignages*, éd. Marc Eigeldinger, Neuchâtel, À la Baconnière, 1945, pp. 143-150.
- 2 Francis Jeanson, *Montaigne par lui-même*, Paris, Seuil, 1951, paru dans la même collection que J. S., *Montesquieu par lui-même*, Paris, Seuil, 1953.
- 3 Aldo Trucchio consacre quelques pages à ce projet d'étude sur Descartes et la médecine: «L'idée de travailler sur ce sujet peu original est abandonnée et seule la conclusion est publiée, en 1953, dans la revue *Synthèse*» (Aldo Trucchio, *Les Deux Langages de la modernité: Jean Starobinski entre littérature et science*, Lausanne, BMHS, 2021, p. 46). Trucchio précise toutefois qu'en 1955, J. S. «informe Raymond qu'il veut se remettre au travail sur les «problèmes de l'organisme chez Descartes»» (*ibid.*, p. 83).
- 4 Oswei Temkin, «An Historical Analysis of the Concept of Infection», dans *Studies in Intellectual History*, Studies in Intellectual History, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1953, pp. 123-147.
- 5 Deux jours plus tard, J. S. écrit toutefois: «Maintenant que j'ai un appartement, j'y reste presque toute la journée».
- 6 La première contribution de J. S. à la revue dirigée par Wahl date de 1966, avec «Le fusil à deux coups de Voltaire», écrit à la mémoire de Spitzer.
- 7 J. S., «La médecine psychosomatique», *Critique*, n° 81, 02.1954, pp. 165-181. Le 8 décembre, J. S. a terminé de dactylographier l'article et passe au chapitre sur «être et paraître».
- 8 Georges Boas est effectivement invité à ces *Rencontres* sur le thème «Le nouveau monde et l'Europe» et donne une conférence intitulée «La Cité américaine» le 7 septembre 1954.
- 9 Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.
- 10 L'affaire Owen Lattimore s'inscrit dans le contexte du maccarthysme. Le professeur avait été accusé par Joseph McCarthy, en 1950, d'être un agent soviétique. En 1955, après plusieurs péripéties, les charges contre Lattimore sont levées.
- 11 Joseph Gabel, «Kafka: romancier de l'aliénation», *Critique*, n° 78, 11.1953, pp. 949-960; Jean Catesson, «Un critique enraciné: Emmanuel Lévinas», *Critique*, n° 78, 11.1953, pp. 961-962; Henri Nriel, «Psychanalyse et philosophie», *Critique*, n° 78, 11.1953, pp. 973-980.
- 12 Dans ces deux lettres, Roger Caillois (8 décembre) et Marcel Péju (11 décembre) demandent à J. S. un article pour leurs revues respectives, *Diogène* et *Les Temps Modernes*.
- 13 J. S., «Stendhal pseudonyme», *Les Temps Modernes*, n° 72, octobre 1951, pp. 577-617. J. S. a également édité des textes de Stendhal (*Stendhal: Choix de textes et introduction*, Fribourg, L.U.F., 1943) et il a consacré son mémoire à l'écrivain (cf. Michaël Comte, «Pour un retour aux sources: le mémoire de licence de Jean Starobinski», *Bulletin du Cercle Starobinski*, n° 2, 2009, pp. 16-19).
- 14 J. S., «Situation de Pierre Jean Jouve», dans *Pierre Jean Jouve, poète et romancier*, Neuchâtel, À la Baconnière, 1946, pp. 9-53.
- 15 La Sanborn Viso-Cardiette est un électrocardiographe. Dans les années 1960, Gustav Machlup s'associera à David Littmann, fondera Cardiosonics et produira des stéthoscopes Littmann.
- 16 Yvon Belaval, *Les Conduites d'échec: Essai sur l'anthropologie contemporaine*, Paris, Gallimard, 1953.

17 Le n° 80 de *Critique* (01.1954) contient une section consacrée à Dionysos avec des articles de Jean Bayet, Henri Jeanmaire et Adrien Bruhl.
18 Kurt Goldstein, *Language and Language Disturbances: Aphasic Symptom Complexes and Their Significance for Medicine and Theory of Language*, New York, Grune & Stratton, 1948. Une lettre de J. S. à Goldstein qui est à l'origine de la rencontre qui a lieu lors de ce séjour est reproduite dans le *Bulletin du Cercle Starobinski* n° 12 (p. 9). J. S. promet de lui donner un livre de Canguilhem, que Pierre-Olivier Méthot identifie à *La Connaissance de la vie*.

19 Kurt Goldstein ne figure pas parmi les intervenants des *RIG* de 1954, qui ont lieu en septembre.

20 The Azuma Kabuki Dancers and Musicians, qui jouent du 22 février au 21 mars 1954 au New Century Theatre.

21 Bien que Roger Caillois demande à J. S. de contribuer à la revue dès 1953, soit un an après sa fondation, la première contribution du critique genevois à *Diogène* date de 1966 («Le concept de nostalgie», *Diogène*, n° 54, 04-06.1966, pp. 92-115).

22 Le premier texte de J. S. sur Racine paraît à *La N.R.F.* deux ans plus tard: «Racine et la poétique du regard», *La N.R.F.*, n° 56, 08.1957, pp. 246-263.

23 J. S., «Descartes et la médecine», *Synthèses*, n° 80, 01.1953, pp. 333-338.

24 Cette date est celle fixée dans une lettre de l'Académie Montesquieu du 25.06.1954.

25 J. S., «Un monde au présent», *La N.R.F.*, n° 27, 03.1955, pp. 451-453.

26 J. S., «Parole et silence de Claudel», *La N.R.F.*, n° 33, 09.1955, pp. 523-531.

27 J. S., «Sur Corneille», *Les Temps Modernes*, n° 107, 11.1954, pp. 713-729.

28 Gaston Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1938.

29 Dans une lettre du 7 décembre 1954, George O. Seiver, de l'Université de Pennsylvanie, demande à J. S. de lui envoyer une bio-bibliographie. Le 7 janvier 1955, il l'informe qu'il l'a recommandé pour un poste de trois ans en tant qu'assistant professor commençant à l'automne 1955.

30 Il est possible que ce chapitre ou la conférence anglaise qui en est issue soit à l'origine de l'article J. S., «La Rochefoucauld on the nature of man», *The American Society Legion of Honor Magazine*, vol. 26, n° 3, automne 1955, pp. 217-227.

31 Le 9 décembre 1955, lors d'un «Memorial Meeting» organisé par la Royal Society of Medicine et consacré à Michael Shepherd (1923-1995), J. S. s'est souvenu de cette rencontre: «Our friendship began forty years ago, on board ship, as Jacqueline and I were sailing to the United States. Chance, in bringing us to the same small dining table, had been on our side. We remained silent for the two first meals. The third time, remarking that the book (Everyman's Library) he had brought to read between courses was Rousseau's *Confessions* (on which it so happened that I was then working), I broke the silence and addressed him. We discovered that we were three doctors, with a great many common interests, all heading towards Baltimore. This was the beginning of a conversation which lasted until the eighteenth of August this year» (ALS-JS-A-05-d-10-BIS). Dans sa lettre, J. S. souligne que la bibliothèque du *Liberté* contient les œuvres de Kant en allemand.

32 J. S., «Être et paraître», *Monde Nouveau*, n° 93, 10.1955, pp. 62-72.

33 Michel Mourre, «Le déclin des intellectuels», *Monde Nouveau*, n° 93, 10.1955, pp. 40-48. Entre cet article et celui de J. S. se trouve un article de Paul de Man («Tentation de la permanence», *Monde Nouveau*, n° 93, 10.1955, pp. 49-61).

34 Maurice Lemaître, «Juifs, peu Juifs», *La N.R.F.*, n° 35, 11.1955, pp. 1004-1008. L'article est signé «MAURICE LEMAITRE / (ex Moïse Bismuth)».

35 Maurice Merleau-Ponty, *Les Aventures de la dialectique*, Paris, Gallimard, 1955.

36 Paul Ricoeur, «Aux frontières de la philosophie», *Esprit*, 12.1955, p. 1928 sq., à propos de André Néher, *L'Essence du Prophétisme*, Paris, P.U.F., 1955.

37 Société étudiante. J. S. semble devenir président de la section genevoise autour de 1941. En 1942, la société monte *Noces de sang* de García Lorca et J. S. y joue le fiancé.

38 J. S., «Montaigne», dans *Les Philosophes célèbres*, Maurice Merleau-Ponty (dir.), Paris, Mazenod, 1956, pp. 188-193. J. S. s'occupe également des entrées «Le rationalisme du dix-huitième siècle» (pp. 180-184), «Pierre Bayle» (pp. 385-386), «Montesquieu» (p. 386), «Fontenelle» (p. 386) et «Voltaire» (p. 387).

39 Jeanne Hersch, «L'exigence morale aux prises avec le temps», *Revue de métaphysique et de morale*, 60^e année, n° 4, 10-12.1955, pp. 413-416.

40 Paul Ricoeur, «Certitudes et incertitudes d'une révolution», *Esprit*, 01.1956, p. 5 sq.

41 Nicolas de Cues, *Œuvres choisies*, Maurice de Gandillac (trad.), Paris, Aubier, 1942.

42 Ernst Cassirer, *Individuum und Kosmos in der Philosophie der Renaissance*, Leipzig, Teubner, 1927.

43 Fédération des médecins suisses (Foederatio Medicorum Helveticorum).

44 Le livre en question semble toujours porter sur plusieurs auteurs (04.05.1956). J. S. soutenant sa thèse sur Rousseau le 8 février 1958 et le règlement de l'Université de Genève stipulant qu'une thèse doit être inédite au moment de la soutenance, le livre *Jean-Jacques Rousseau: La Transparence et l'Obstacle* (Paris, Plon, 1957) ne sera pas disponible à la vente avant 1958 (cf. Anne-Lise Veya, «1957», *Bulletin du Cercle Starobinski*, n° 7, 2014, pp. 20-23).

45 Le 8 décembre 1956 et le 28 janvier 1957, J. S. donne une conférence intitulée «[J.-J.] Rousseau et le pouvoir des signes» à l'occasion d'une assemblée de la Société Jean-Jacques Rousseau de Genève et au Collège Philosophique de Paris.

46 Il s'agit de l'édition en Pléiade, qui paraîtra en 1964 (Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres complètes*, t. 3, Paris, Gallimard, 1964).

47 Yvon Belaval, «Nouvelles Recherches sur Diderot», *Critique*, n° 100-101 (09-10.1955), 107 (04.1956), 108 (05.1956), 109 (06.1956).

48 Joël et Anka Cang étaient des amis proches de Szajndla et Aron Starobinski. Ils se connaissaient de Varsovie et plus anciennement pour Szajndla et Anka de Lublin. Cette amitié perdure à travers les générations.

Entre Genève et Baltimore : Jean Starobinski à Johns Hopkins

Julien Zanetta
Université Saint-Louis, Bruxelles

Si le nom de Jean Starobinski reste invariablement attaché à celui de Genève, une brève parenthèse vient faire exception dans sa biographie. En effet, c'est en 1953, à l'invitation de Georges Poulet, qu'il va enseigner durant trois ans au *Romance Department* de l'Université Johns Hopkins à Baltimore, en qualité d'*instructor* d'abord, puis d'*assistant professor*. « Ecart fécond » s'il en est, c'est lors de ce court séjour aux États-Unis que, nouant littérature, médecine et histoire des idées, il rédige sa thèse sur Rousseau et rencontre des personnalités capitales pour son orientation critique.

I. Avant Baltimore

Les années précédant Hopkins sont l'occasion d'une grande activité pour Jean Starobinski. Entre 1939 et 1953, il mène successivement deux formations : en lettres, d'une part, où il devient l'assistant de Marcel Raymond ; en médecine, de l'autre, où il exerce des fonctions d'interne à la Clinique Thérapeutique de l'Hôpital Cantonal de Genève pendant cinq ans (de 1948 à 1953). La répartition des horaires dresse une forme du jour bien remplie :

Deux années pendant lesquelles j'étais assistant ont coïncidé avec deux années moins lourdes pendant lesquelles j'accomplissais mes études médicales – car c'était une sorte de double vie. Double vie où je devais être à huit heures du matin à la visite et préparer les présentations de cas, faire la visite tous les jours avec les médecins adjoints, fixer la thérapeutique, etc. C'était une vie, disons, un peu chargée¹.

Le partage des deux formations n'étant pas encore envisagé, Starobinski continua longtemps à « jouer sur les deux tableaux », intégrant la médecine au début de son activité de critique. Outre sa collaboration à la revue d'Albert Skira, *Labyrinthe*, ou encore au périodique romand *Lettres* dont il est membre du comité de rédaction, il publie dès 1942 des chroniques sur la poésie contemporaine, des traductions de Kafka, puis divers articles sur Stendhal, Mallarmé, Jouvet et Valéry². Mais, surtout, c'est l'année de son départ aux États-Unis que son premier ouvrage, *Montesquieu par lui-même*, paraît au Seuil, à la demande de Francis Jeanson.

Au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, Genève était alors un lieu d'effervescence et de pensée qui accueillait, pour la première fois en 1946, les *Rencontres internationales*. Sous l'impulsion entre autres de Marcel



Raymond, cette ouverture occasionna un nombre important d'échanges entre personnalités et intellectuels. Starobinski put y rencontrer notamment Maurice Merleau-Ponty. Et c'est sur son « incitation amicale³ » qu'il commença, à Baltimore, un article sur Montaigne, appelé à figurer dans un ouvrage sur les *Philosophes célèbres*.

II. Du « Livre des masques » à Jean-Jacques Rousseau

Inaugurant ces années américaines, l'article sur Montaigne constitue le ferment d'une recherche qui va mener Starobinski, quelque trente années plus tard, à l'important *Montaigne en mouvement* (« les éléments du *Montaigne* étaient très avancés quand j'allais quitter Hopkins en 1956 »). Mais, avant cela, il s'incorporait d'abord dans un projet de plus vaste ampleur, où d'autres « patients », entre codes et dissimulations, attiraient son attention.

En effet, peu avant son départ de Genève, un projet de thèse sous la direction de Marcel Raymond est ébauché et prend la forme d'un parcours à travers les siècles sur les ennemis des masques : « Montaigne, La Rochefoucauld, Stendhal et Valéry faisaient partie du plan initial de l'ouvrage. Il a fallu les écarter – provisoirement – parce que la part de Rousseau devenait disproportionnée ».

Et c'est à Baltimore que le choix est arrêté, non sans difficultés : « Je gardais encore espoir d'avoir des séries d'expériences du démasquage ou du refus des masques ou des proclamations de sincérité. Bref, tout ce problème de la vérité vécue : je n'avais pas renoncé au livre polycéphale. » Et bien que Rousseau, « démasqueur en chef », emporte la thèse, nombreux sont les endroits dans l'œuvre de Starobinski où les masques reviendront, des pseudonymes de Stendhal dans *L'Œil vivant* aux taches de Rorschach dans *La Relation critique*.

D'ailleurs, dans un même élan de continuité, Montaigne n'est guère aussi éloigné que l'on pourrait penser ; Starobinski le répète dans la préface de son livre : « Dès sa première ébauche, *Montaigne en mouvement* avait été conçu pour faire pendant à *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*⁴ ». Le premier geste de Montaigne ne sera-t-il pas, après avoir pris conscience de l'apparence et de ses leurres, de partir en guerre contre les masques ?

C'est donc l'offre de Georges Poulet, rencontré aux Réunions de Royaumont en 1948, qui décida Jean Starobinski à partir : « Un an ou deux après son arrivée

Carte de membre n° 2002, 1^{er} octobre 1956, du Johns Hopkins Club. Fondé en 1899, le Club est logé depuis 1936 dans une belle maison sur le campus de Baltimore ; Jean Starobinski s'installe aussi parfois quelques jours, avant de prendre le bateau pour rentrer en Europe, au Johns Hopkins Club de New York (106 W 56th Street, New York 19).

à Johns Hopkins, sachant le désir que j'avais de terminer ma thèse, sans encore décider du tout ce que j'allais faire de la médecine, il me dit : « Venez à Baltimore, il y a là un département où vous aurez un *job* très inférieur, mais qui vous laissera du temps. Et, vous avez à portée de main, dans un autre quartier bien sûr, l'hôpital. » La décision fut prise rapidement. La médecine, les masques, Montaigne et Rousseau allaient bénéficier d'une sortie de Genève, d'un « intermède » :

J'ai pu parler d'un intermède parce que ce fut une interruption imprévisible de ma résidence en Suisse, où j'étais né, et que je n'avais jamais quittée, sinon pour de très courts voyages en France ou en Italie. Mais le terme est inapproprié, car cet « intermède » ne fut pas un entracte : ce fut le moment d'un travail plus concentré et d'un tournant décisif dans l'acquisition de mes ressources de critique et d'historien de la littérature.



III. Entre Georges Poulet et Leo Spitzer

Georges Poulet travaillait alors à Hopkins aux *Métamorphoses du cercle*. Il avait précédemment publié deux volumes de ses *Études sur le temps humain* et le tracé d'une méthode commençait à se dessiner de plus en plus clairement. Starobinski, partageant le même bureau, le vit à l'œuvre, observant l'évolution de sa pensée tout en maintenant certaines réserves :

J'étais évidemment très proche de Poulet. Et j'ai adopté ce procédé qui consiste à essayer de fixer un « point de départ » pour ensuite voir la façon dont se développe le rapport au monde de l'écrivain. Évidemment, là-dedans, il s'agissait d'attitudes psychologiques, psychiques. Et la stylistique n'était qu'auxiliaire. J'avais, dans le *Rousseau*, suivi une séquence à partir d'un point de départ de type affectif ou de type psychologique. Mais, au fond, je n'ai jamais suivi Poulet dans l'idée que le début du travail critique doit se situer au niveau de la coïncidence – découverte – avec quelque chose qui serait pour

un auteur son point de départ psychologique, son expérience première. Il m'avait toujours semblé que, là, il fallait revendiquer la liberté du critique et le choix qu'il fait librement de considérer un aspect de son travail, de l'œuvre qu'il aborde comme son propre point de départ. Donc, je n'ai jamais eu cet espoir de coïncidence psychologique avec l'auteur. Bien au contraire, je le gardais toujours un peu à distance. Je tiens à ce qu'il y ait une distance critique qui nous permet, en toute sympathie, de déceler en lui, au plus près et dans le style aussi, des choix, des attitudes qui méritent d'être considérées comme importantes et étudiées. Et j'estime aussi que ce que Poulet considérait comme négligeable – le rapport au monde extérieur, à la société – valait la peine d'être pris en compte. Alors que Poulet, un peu par défi, ne voulait considérer qu'une évolution intrapsychique, quelque chose qui se passe dans une conscience, et qui aboutit à un point d'arrivée donnant le parcours d'une pensée. Cela m'a paru une très bonne méthode, si j'ose dire, comme moyen d'exploration, comme guide herméneutique. Mais, en même temps, cela me paraissait quand même un artifice que de saisir un temps premier de la conscience pour le voir se déployer et parcourir une série d'étapes.

La méfiance à l'égard d'une identification se voulant totale sert également à l'ajustement de cette distance critique. Si le regard saisit de trop près l'objet de son observation, il risque de céder à sa fascination et, au pire des cas, de ne plus voir clairement les lignes directrices de son trajet. En dépit des réserves, demeure cette intuition première que Poulet savait admirablement mener à terme :

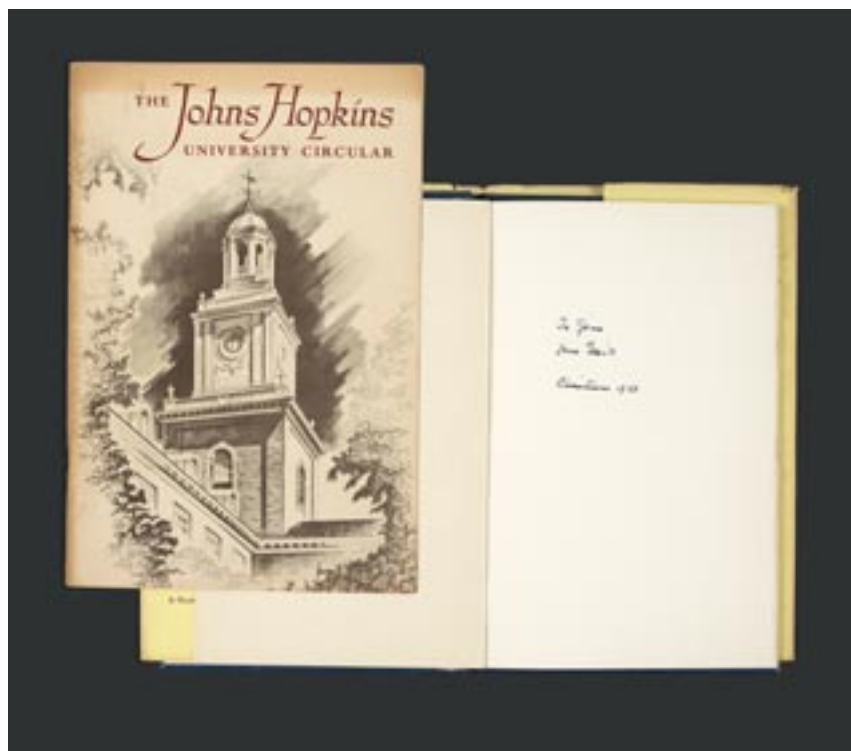
Cette évolution subjective, c'est quelque chose qui se passe dans le dedans (avec évidemment des rapports au-dehors). Mais, les consciences que Poulet interroge sont, parce qu'il le voulait ainsi, parfaitement désincarnées. Il avait une énergie très décidée à écarter les choses qui lui paraissaient insignifiantes. Donc, il traçait une ligne très claire dans la série des expériences, un itinéraire psychique ou spirituel – un peu sur le mode des itinéraires religieux – et en même temps, il avait une intuition extrême des ramifications des problèmes. Une chose était évidente, il avait une exigence de lecture totale de l'auteur qu'il abordait.

Si les fréquentes discussions avec Poulet marquent un des temps forts de Baltimore, l'autre profonde influence de Starobinski fut indéniablement Leo Spitzer. Élève de Kurt Vossler, le philologue viennois, émigré aux États-Unis pendant la guerre, poursuit à Baltimore la tradition des grands romanistes allemands, en accord ou en désaccord avec les autres membres de la faculté. Venu au Département des *Romance Languages* en 1952, Georges Poulet prenait encore ses marques quand Starobinski arriva à Johns Hopkins. Le climat était chargé de la fameuse querelle que lui porta Spitzer au sujet de son article sur *La Vie de Marianne* – querelle en forme de lettre ouverte qu'un chapitre des *Études de style* consigne. Spitzer s'en prenait à son « nouvel ami

Carte de sécurité sociale américaine au nom de Jean Starobinski, accompagnée de la brochure de 1953 qui mettait en scène un petit personnage de dessin animé de la SSA de l'époque, J. Wilbur Worker. L'objectif de cette brochure était d'expliquer la valeur et l'utilisation du numéro de sécurité sociale.

et collègue⁵ au sujet d'une différence de méthode : à la critique trop ouvertement « philosophique » de Poulet, Spitzer lui opposait celle du philologue échappant aux « dangers des systèmes clos » :

Évidemment Spitzer pouvait lui reprocher de ne pas donner assez d'importance aux faits de langue, de considérer que n'existaient que les éléments de pensée ou d'attitude intellectuelle. Alors que Spitzer, lui, écoutait le texte davantage, avait une attention à la forme qu'il voulait lier, bien sûr, à des aboutissants psychologiques. Alors, quelquefois chez Spitzer, un admirable décryptage des figures, des structures de style, pouvait aboutir simplement



La Bibliothèque Jean Starobinski comprend quelques livres acquis pendant la période passée aux États-Unis. Ici le guide de l'étudiant de Johns Hopkins, et un recueil de sonnets de Elliott Coleman, *A Glass Darkly*, dédié à Starobinski pour Noël 1953. E. Coleman, théologien, poète, professeur et fondateur du Département d'écriture de Johns Hopkins, est le traducteur attitré en anglais de Georges Poulet, notamment pour *Studies in Human Time* en 1956, et *Proustian Space* en 1977, aux Johns Hopkins Press.

à une caractérisation psychologique. Et l'on était même déçu du résultat parce qu'un poème, admirablement interprété et analysé, devenait, par exemple, l'« expression glorieuse de l'amour courtois ». Bien sûr, nous étions persuadés que c'était là l'« amour courtois », mais ce qui l'avait révélé était presque plus précieux que le mot conclusif.

Mais Spitzer avait toujours le goût du débat, dans une omission ou une erreur d'un autre chercheur qu'il n'a pas su voir. Lui était l'homme qui voit et repère, qui met le doigt à l'endroit juste. Et, il l'a fait de façon admirable, mettant en évidence des procédés, des caractères de style. Son repérage était admirable. Il avait reçu de la philologie allemande le vocabulaire pour désigner les faits de style. Et tout cela reste.

Reprenant à la stylistique de Spitzer cette attention au moindre détail, Starobinski scruta, auscultait et gagna une proximité au texte qu'il mettra en application peu après :

Je suis resté très redevable à Spitzer. Il m'avait envoyé un petit mot extrêmement gentil après l'envoi de *La Transparence et l'Obstacle*. Et il me disait : « Après tout, vous devriez regarder de plus près,

quand même, les mots, le style, etc. » J'ai fait quelque chose avec l'attention au détail qu'il exigeait du côté de la syntaxe, des structures linguistiques, et ça a été le « Dîner de Turin » de *La Relation critique*. Une façon de dire : « et moi aussi je peux faire de la stylistique qui ne soit pas simplement des étapes psychologiques ». Et depuis lors, pour moi, c'est essentiel.

La double exemplarité de ces « méthodes » qui s'affrontèrent n'empêcha pas Starobinski de préfacer tout à la fois *Les Métamorphoses du cercle* et *Les Études de style* que relie, en ses termes, une même « beauté intellectuelle⁶ », une « poésie d'idées⁷ ».

La conciliation des méthodes se retrouvera encore dans une autre œuvre d'équilibre non moins importante et considérablement augmentée d'édition en édition : la préface à *La Relation critique* : « J'avais fait cela pour apaiser les divergences entre Spitzer et Poulet. Et, pour essayer de montrer que le critique était quelqu'un d'actif qui n'appliquait pas des techniques mais qui établissait un rapport au texte profond, toujours avec une perspective plus lointaine, dans un rapport qui ne s'épuise pas en lui-même. » De fait, en traçant dès l'ouverture l'histoire sémantique du mot « critique », le livre revient par Rousseau à une réflexion sur l'interprète qui, à la croisée des chemins, lie tout à la fois vigilance philologique et engagement participatif, rapprochement en sympathie avec l'auteur et surplomb rétablissant la distance. Et le tout maintenu dans une incessante circulation, un mouvement que l'on devine sans fin.

IV. « History of Ideas Club » et médecine

Les passes d'armes de Spitzer, ses partis pris et autres réfutations ne se bornent pas au seul Poulet. Une autre personnalité de Hopkins, le philosophe Arthur O. Lovejoy est également l'objet de son ironie. Et Starobinski de consigner, tout en marquant une nouvelle fois sa distance, ces « mémorables disputes ».

Terrain jouxtant formation littéraire et formation scientifique, l'histoire des idées à Hopkins a connu une glorieuse période avec la fondation par Lovejoy du « History of Ideas Club ». Il était secondé dans sa tâche par un autre philosophe américain, George Boas, qu'il fit venir à Hopkins en 1921. Selon la définition de Lovejoy, le club était destiné à promouvoir « the historical study of the development and influence of general philosophical conceptions, ethical ideas, and aesthetic fashions, in occidental literature⁸. » L'histoire des idées ainsi comprise, dépendait, entre autres, de la contribution de collègues spécialisés dans d'autres domaines que le sien – « un dialogue platonicien développé sur une grande échelle, où les thèses, les preuves proposées, les objections, les réponses des nombreux interlocuteurs sont centrées sur une question déterminée⁹ ». Six séances par an jalonnaient un programme où l'échange devait trouver l'intérêt de tous, sans restrictions de Département :

Lors d'un exposé à l'une de ses soirées, j'avais eu pour interlocuteur Lovejoy qui attribuait alors une grande importance à la diffusion du thème de l'amour-propre (*self love*) dans la philosophie, la

pensée religieuse et la réflexion politique des XVII^e et XVIII^e siècles. Je me suis aperçu qu'il dressait une oreille extrêmement attentive quand je parlais de La Rochefoucauld. Je me demandais ce qui pouvait intéresser l'historien du primitivisme. C'est qu'il avait une autre recherche, coïncidant de loin avec celle de Marcel Raymond, sur la morale de l'intérêt. Et il la voyait aussi chez La Rochefoucauld. Il croyait que La Rochefoucauld était inspiré par un Anglais du nom de Dyke. Et tout cela conduit à un livre tardif: *Reflexions on Human Nature*, qui aboutit sur la philosophie de la constitution américaine: il faut que l'intérêt arrête l'intérêt, il faut que la prise en compte de l'intérêt aboutisse à un *modus vivendi* d'intérêts qui pourraient devenir excessifs.

Si la littérature avait évidemment une place d'importance, la prestigieuse faculté de médecine était également appelée à collaborer: «Les séances du *History of Ideas Club*, c'était d'une part Lovejoy et Boas (donc la philosophie), d'autre part Ludwig Edelstein et la philologie grecque et Owsei Temkin, l'historien de la médecine.» Et le passage de l'un à l'autre fut d'autant plus fréquent que Starobinski, gardant contact avec son autre formation, se rendait régulièrement aux cours et conférences de l'hôpital de Hopkins:

J'étais assez fidèle des visites du samedi de l'hôpital, des confrontations anatomopathologiques du mercredi avec le Professeur Rich et quelque peu aux cours de psychiatrie. J'avais rencontré à New York, ayant une adresse que m'avait donnée Merleau-Ponty, Kurt Goldstein. Je gardais donc tout un côté orienté vers les problèmes, disons, de la totalité, des problèmes philosophiques de la médecine, qui, à ce moment-là, étaient exprimés par Merleau-Ponty dans *Les Temps modernes* ou ailleurs. Il y avait également, tous les samedis, une grande visite, qui était la présentation d'un cas un peu extraordinaire. Et le mercredi, le *Clinical Pathological Conference*. J'ai aussi suivi quelques cours de neuro-ophtalmologie de très grands patrons. Dès la première de mes années baltimoriennes, je m'étais souvent rendu à l'Institute of the History of Medicine de Monument Street. J'y écoutais les cours donnés par d'admirables historiens de l'«école allemande».

Autre confluence entre l'histoire des idées et la médecine: les *Noguchi lectures*. C'est dans ce cadre que le philosophe et historien des sciences Alexandre Koyré donna en 1953 la substance de son maître livre, *Du monde clos à l'univers infini*: «C'était vraiment l'histoire des idées dans toutes ses proportions: idées scientifiques, idées morales.» Caractérisée par une conception discontinuiste de l'histoire, l'approche de Koyré montre comment, de ruptures en ruptures, une pensée doit être suivie au plus proche de son évolution, tout en se dégageant de toute espèce de téléologie. De cette démarche, Starobinski emportera un sens aigu de l'histoire et des détails de son développement, et cela en s'approchant de l'histoire sémantique, comme pour le mot «réaction» dont il retrace l'évolution et la dérive du sens. Ainsi, bien des années après Koyré, ce fut à son tour de donner ces mêmes *Noguchi Lectures*, à Baltimore.

S'inscrivant dans la continuité d'une certaine école de l'histoire des idées, ces leçons furent à la base d'*Action et Réaction*, paru en 1999:

Pour *Action et réaction*, qui est un livre d'histoire sémantique, je n'ai peut-être pas assez, pour une certaine catégorie de lecteurs, marqué la différence entre l'histoire des sciences et l'histoire des outils intellectuels ou des éléments opératoires dont on se sert pour énoncer une doctrine scientifique. Ce qui a fait que certains lecteurs d'*Action et réaction* sont entrés dans ce livre avec l'idée d'apprendre l'histoire des sciences – et ce n'est pas de l'histoire des sciences. C'est l'histoire des concepts qui ont été mis en place et du développement de l'aire ouverte par le concept – l'aire sémantique change. Les Allemands ont beaucoup pratiqué l'histoire sémantique avec intelligence. Reinhart Koselleck et quelques autres se sont interrogés – plus même que Paul Bénichou, à propos du XIX^e siècle – sur ce que veut dire le passage, au XIX^e siècle, de certains mots au singulier collectif. Au XVIII^e siècle, on parle des sciences, des arts, des progrès. Tandis qu'au XIX^e siècle, on emploie la majuscule et on parle de la Science, de l'Art, du Progrès. Et cela devient des termes sacralisés, prestigieux, qui définissent de véritables vocations humaines. Et le mouvement sémantique est intéressant à examiner parce que c'est une façon pour l'homme de se comprendre autrement et de se destiner peut-être autrement dans le choix de vie qu'il fait.

À rassembler les différentes influences au croisement desquelles se trouve Jean Starobinski à Baltimore et à en estimer les répercussions dans son travail, on est amené à prendre la mesure d'un itinéraire où l'importance était avant tout accordée à promouvoir contacts et dialogues d'une discipline à l'autre, évitant ainsi tout confinement, toute spécialisation – «Je dois plutôt recourir à la métaphore de la passerelle ou du pont pour caractériser les années de Baltimore», rappelle-t-il. De l'ampleur de vision de Poulet à la précision de Spitzer en passant par l'étai historique de l'évolution des idées, Starobinski a trouvé à Hopkins un point de convergence, une réunion d'approches aussi diverses que fondamentales. Son œuvre et son enseignement en prolongèrent l'équilibre, se maintenant à l'écoute de ces rencontres.

Notes

- 1 Les propos rapportés entre guillemets, sauf mention contraire, sont le fruit d'entretiens avec Jean Starobinski, ainsi que de notes qu'il eut l'extrême gentillesse de me communiquer. Cet article a paru une première fois en 2009.
- 2 Pour une bibliographie exhaustive des publications de Jean Starobinski entre 1942 et 1964 se reporter aux *Documents pour servir à l'histoire de l'université de Genève*, Genève, Librairie de l'Université, Vol. XIII, 1964.
- 3 Jean Starobinski, *Montaigne en mouvement*, Paris, Gallimard, 1982, rééd. 1993, p. 590.
- 4 *Ibid.*, p. 10.
- 5 Leo Spitzer, *Études de style*, Paris, Gallimard, 1970, p. 367.
- 6 J. S., «Préface», in Georges Poulet, *Les Métamorphoses du cercle*, Paris, Flammarion, 1979, p. 7.
- 7 J. S., «Leo Spitzer et la lecture stylistique», in Leo Spitzer, *Études de style, op.cit.*, p. 15.
- 8 Arthur O. Lovejoy, *Essays in the History of Ideas*, cité p. D. Keiger, «Tussling with the Idea Man», <http://www.harvardsquarelibrary.org/unitarians/lovejoy.html>.
- 9 Arthur O. Lovejoy, *The Revolt Against Dualism*, cité p. G. Deledalle, *La Philosophie américaine*, Bruxelles/Paris, De Boeck, 1987, p. 88.

Les multiples gestes de l'école de Genève

Lancelot Stücklin
Université de Genève

Les études sur ce qui fut appelé « l'École de Genève » ne manquent pas¹. Nombreux sont les articles ou chapitres d'ouvrages qui ont cherché à en identifier les principales orientations, les présupposés théoriques, les partis pris; bref, une manière singulière et partageable, prétendument marquée du sceau de Genève, d'approcher le phénomène littéraire. Il manquait néanmoins un ouvrage qui fasse le point et rassemble les savoirs accumulés. Le livre de Marta Sábado Novau *L'école de Genève. Histoire, geste et imagination critiques* (2021) vient combler ce manque, mais fait en réalité bien plus. L'auteure retrace de façon détaillée l'idée d'« École de Genève » telle qu'elle apparut pour la première fois sous les plumes de Georges Poulet (1902-1991), Jean-Pierre Richard (1922-2019) et Jean Starobinski (1920-2019). En plus des textes publiés, Marta Sábado Novau a recours au riche massif que constitue la correspondance entre ces trois critiques, pour une large part inédite, ainsi qu'à une série d'entretiens conduits par elle-même avec Jean-Pierre Richard et John Hillis Miller (1928-2021).

Retracer l'histoire de cette communauté implique un défi de taille. La pratique du groupe s'accorde mal avec l'esprit de système. Elle ne se laisse pas ériger en une thèse facilement identifiable. L'une des caractéristiques de l'école étant la « résistance à la théorie et à l'explication méthodologique² », il ne peut s'agir, pour celui ou celle qui cherche à en faire l'histoire, d'extraire des écrits étudiés une « méthode » univoque, apte à être condensée sans reste dans un manuel scolaire ou d'histoire de la critique. Un risque de contradiction et de téléologie guette ainsi l'ensemble de l'ouvrage. L'auteure y fait face sans détours: « Nous n'avons pas voulu écrire une théorie à leur place. Nous avons voulu montrer comment leurs textes critiques dégagent d'eux-mêmes une théorie que l'on pourrait qualifier d'incarnée³. »

En tant qu'elle est *incarnée*, la théorie de Poulet, Richard et Starobinski est immanente à leur pratique. Elle n'existe que dans le contact avec les œuvres. Par esprit de fidélité, la démarche de Marta Sábado Novau se veut elle-même immanente. Interroger la correspondance permet en effet d'assister à la naissance de l'idée d'une pratique commune à l'instant même où celle-ci est conscientisée, discutée et débattue par les membres du groupe. L'ouvrage s'inspire dès lors de la phénoménologie. Cette approche rejoue en cela celle des critiques étudiés, puisque l'auteure montre que les trois critiques ont en commun un goût pour les relations entre phénoménologie et littérature.



La première partie de l'ouvrage, intitulée « Histoire », établit les principaux moments du groupe, de sa *crystallisation* à son *épanouissement*, pour terminer entre autres par ses *écarts* et ses *inflexions*, moments qui sont autant de titres de chapitre de cette première partie. La correspondance jette un jour nouveau, plus personnel, sur l'histoire du groupe. On apprend ce que l'école doit à l'international: le premier à suggérer l'idée est le belge Georges Poulet, dont une partie de la carrière se passe en Écosse, une autre aux États-Unis. Marta Sábado Novau parvient à ressaisir à l'état naissant cette histoire, faite d'amitiés, de rencontres et des hasards de la vie. Elle a recours à cet effet à des sources étonnantes: histoire des publications, carte postale, et même fréquence des repas de Poulet avec ses collègues à John Hopkins.

On assiste aux doutes de Richard sur sa carrière, ainsi qu'à ses colères: « les petits marquis pédantesques de *Tel Quel* [...] m'ont pris [...] pour punching-ball favori tout cet hiver⁴ ». Les œuvres sont ainsi remises en mouvement. Qui sait que *Littérature et Sensation* (1954) a failli s'appeler, sous les conseils de Poulet, *La croûte et la mie*, ou encore *Le grain des choses*?

Les différences de posture et d'attitude entre les trois critiques n'en ressortent que mieux. On voit combien Poulet cherche à retrouver, quitte à grossir le trait, des échos entre Richard, Starobinski et lui-même. Sans négliger l'étude de ces points de passage, Marta Sábado Novau n'hésite pas à rappeler les divergences difficilement conciliables, notamment entre le spiritualisme de Poulet et l'approche relationnelle de Starobinski d'inspiration merleau-pontienne.

La deuxième partie de l'ouvrage, « Imagination et geste critiques », s'attache à cerner les spécificités du groupe au cœur même des commentaires des textes littéraires. Le titre de cette seconde partie reprend le principe d'immanence du sens cher aux trois critiques:

l'«imagination» se voit incarnée en un «geste» vecteur de son propre sens, sans référence à une théorie préalable. La question de savoir si le geste, présenté comme singulier, n'est en réalité pas pluriel devra être posée. L'approche phénoménologique de Sábado Novau rejoint ici la réflexion de Merleau-Ponty (1908-1961) sur l'expression comme geste corporel. À propos de ce qu'il appelle la «parole conquérante», le philosophe écrit dans *La Prose du monde* (1969):

Il faut qu'elle enseigne elle-même son sens, et à celui qui parle et à celui qui écoute, il ne suffit pas qu'elle signale un sens déjà possédé de part et d'autre, il faut qu'elle le fasse être, il lui est donc essentiel de se dépasser comme geste, elle est le geste qui se supprime comme tel et se dépasse vers un sens⁵.

Une série de gestes symptomatiques sont ainsi identifiés. Sont notamment relevés une tendance commune au groupe de Genève à la prosopopée, à la métaphore, à l'image du trajet et à la marche de la pensée. L'accent est également mis sur les mouvements d'inversion et de renversement, tels qu'ils s'expriment par la figure du chiasme.

On regrette néanmoins que la seconde partie de l'ouvrage nivelle les différences qui avaient jusqu'ici été pointées entre les trois critiques. Alors que la première partie mettait clairement au jour des divergences majeures, tout se passe comme si la suite avait pour but de les faire oublier. Les écarts ne font pas l'objet de véritables développements et n'apparaissent le plus souvent qu'à l'intérieur de concessions pour une large part rhétoriques. Les rapprochements paraissent parfois forcés et mal assurés, comme lorsqu'on lit, à propos de la

notion d'«équilibre dans le conflit», que «[c]e geste est également courant chez Poulet⁶», sans que cela fasse l'objet d'un développement dans le corps du texte. Il semble que l'auteure cherche à tout prix dans cette seconde partie à «faire école».

Il aurait été intéressant de montrer en quoi les pratiques de Poulet, Richard et Starobinski ne sont pas entièrement assimilables les unes aux autres. De Poulet à Starobinski, il n'y a pas qu'une différence de degré. Au contraire, la seconde partie de l'ouvrage a tendance à subsumer ces pratiques distinctes sous des catégories abstraites, comme celle de «l'entrelacs», également empruntée à Merleau-Ponty. Interroger davantage les divergences entre les trois critiques aurait permis de remettre en question l'idée même d'une «École de Genève», dont l'existence, comme le remarque Richard dans une lettre citée en première partie, relève surtout du mythe.

Le titre de l'ouvrage de Marta Sábado Novau porte la trace de cette existence mythique: «école» est écrit sans le E majuscule qui caractériserait un système ou une institution clairement établie. En somme, les ambiguïtés de l'ouvrage sont aussi celles de l'école de Genève.

Notes

1 Le site du Département de français moderne de l'université de Genève en dresse la liste, disponible sur: <https://www.unige.ch/lettres/framo/histoire/bibliographie>. Consulté le 07.06.22.

2 Marta Sábado Novau, *L'école de Genève. Histoire, geste et imagination critiques*, Paris, Hermann, 2021, p. 399.

3 *Ibid.*

4 Lettre du 2 juillet 1969, *op. cit.*, p. 120.

5 Maurice Merleau-Ponty, *La Prose du monde*, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. «Quarto», 2010, p. 1535.

6 M. Sábado Novau, *op. cit.*, p. 342.

« Bertil Galland: Vous aimez les États-Unis ?

Jean Starobinski: J'admire leur aptitude à régler les problèmes, parfois avec un retard, mais d'un esprit pragmatique, sans idéologie rigide. On parvient à vaincre peu à peu les résistances.

J'ai assisté à la fin du maccarthysme.

Au nom d'une morale politique conservatrice, ce populisme est monté, puis il s'est effondré, dans ces turbulences propres à l'Amérique, parfois inquiétantes, parfois grotesques, ces audiences publiques qui sont la mise à découvert des choses.

La raison finit par y trouver son compte. »

« Jean Starobinski, le Louvre vous ouvre ses portes... », propos recueillis par Bertil Galland, in *Le Nouveau Quotidien*, n° 700, 11 février 1994, pp. 31-32.